

PORTE-FEUILLE

VOLÉ.

PORTE-FEUILLE

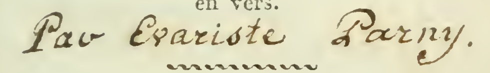
VOLÉ,

CONTENANT :

1°. Le Paradis perdu, poème en quatre chants ;

2°. Les Déguisemens de Vénus, tableaux imités du grec ;

3°. Les Galanteries de la Bible, sermon en vers.



A PARIS,

Chez A. G. DEBRAY, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

1805.



LE PARADIS

PERDU,

POEME EN QUATRE CHANTS.

CHANT PREMIER.

Je suis dévot, et le serai toujours.
Brûlez ces vers où mon jeune délire
A soupiré de profanes amours.
Je dois, hélas! expier mes beaux jours.
Aux chants chrétiens j'ai donc voué ma lyre.
Vous, qui l'aimiez, par le tems avertis,
Ainsi que moi vous êtes convertis,
Et j'obtiendrai votre pieux sourire.
Le Saint-Esprit veut qu'en vers ingénus
Je vous raconte Eden, le premier homme,

La jolie Eve, et le diable et la pomme.
Doit-on chanter les biens qu'on a perdus?

L'Ange rebelle et sa nombreuse armée,
Depuis neuf mois par le foudre rival
Précipités dans le gouffre infernal,
Nus sur les flots d'une mer enflammée,
Roulaient encor, faibles, muets d'horreur,
Sans mouvement, et non pas sans douleur.
Satan enfin par degrés se ranime,
Ouvre les yeux, contemple sans effroi
L'affreux séjour où le plongea son crime,
Parle, et sa voix emplit le vaste abîme :
« Horrible enfer, obéis à ton roi ».
Il a repris sa force et son courage ;
Trois fois du lac ses ailes et sa main
Frappent les feux ; il s'élève soudain,
Vole, et descend sur le brûlant rivage.
« Tourmens nouveaux et pires que la mort,
Dit-il, cessez ». Espérance trop vaine !
Ses pieds tremblaient ; il rend avec effort

L'air embrâsé qu'il aspire avec peine.
Il reconnaît sur les flots dévorans
Ses compagnons étendus , expirans ;
De son destin il voit l'horreur entière ,
Des pleurs cruels humectent sa paupière ,
Et de son cœur , qui se trouble un moment ,
S'échappe un long et sourd gémissement.
Mais tout-à-coup rappelant son audace ,
D'une voix forte il crie : « Esprits divins ,
Principautés , archanges , séraphins ,
Enfans du ciel , est-ce là votre place ?
Pour vous ce lit aurait-il des attraits ?
Debout , debout tout à l'heure , ou jamais ».
Il parle encor ; cette voix redoutée ,
Par cent échos à la fois répétée ,
Termine enfin leur douloureux sommeil.
Un long murmure annonce leur réveil.
Leur vol ressemble au bruit sourd de l'orage
Roulant au loin de nuage en nuage.
Du lac brûlant ils atteignent les bords ,

Et sans frayeur, sans plaintes, sans remords,
Ils s'arment tous : leurs mains impatientes
Livrent aux vents les enseignes brillantes.
Satan, pareil à la cîme d'un mont
Où l'ouragan tonne et rugit sans cesse,
Au milieu d'eux lève son noble front
Qu'a sillonné la foudre vengeresse,
Et dit : « Amis, qu'en cet affreux séjour
L'unité triple exile sans retour,
Nous méritions un plus heureux partage.
Tout ce que peut l'ennui de l'esclavage,
Un juste orgueil par l'orgueil accablé,
La valeur calme, et l'audace et la rage,
Nous l'avons fait : les tyrans ont tremblé;
Ils pâlissaient sur leur trône ébranlé :
La foudre seule a vaincu le courage.
Mais aux vaincus il reste la fierté,
L'horreur du joug, le cri de liberté,
La haine enfin consolante et cruelle
La haine active, implacable, éternelle.

Si toutefois à des dangers nouveaux
Vous préférez la honte du repos,
Parlez sans crainte ; ici l'on peut tout dire ;
A d'autres mains je remettrai l'empire,
Et j'irai seul, sans espoir et sans peur,
Dans son triomphe attaquer le vainqueur ».

Le sage Ammos pour répondre s'avance :
« Illustre chef, généraux et soldats,
Du triple Dieu vous savez la puissance.
Pourquoi sur nous aggraver sa vengeance ?
Nous payons cher l'orgueil de nos combats.
Loin d'irriter sa foudre à peine éteinte,
Aimons la nuit qui nous cache à ses yeux.
L'adresse et l'art peuvent changer ces lieux.
Que trouvons-nous dans cette horrible enceinte ?
Un air infect et lourd, des rocs brûlans,
Des mers de feu, des gouffres, des volcans.
De tous ces corps vous extrairez sans peine
Carbone, azote, oxigène, hydrogène,
Et calorique (il abonde aux enfers);

Recomposez ces élémens divers,
Variez-les ; sous votre main féconde
De nouveaux corps naîtront subitement.
Pour être dieux ici, pour faire un monde,
Vous avez tout, matière et mouvement ».

Le dur Moloch lève sa tête altière,
Et d'une voix qui ressemble au tonnerre :
« A toi permis, Ammos, d'analyser
Ces feux ardens, de les recomposer.
Refais l'enfer ; ce travail est utile.
Mais veux-tu donc en chimiste tranquille
Changer Moloch ? Autour de tes fourneaux
Retiendras-tu ce peuple de héros ?
Non, certes, non. Si ta chimie est bonne,
Elle aurait dû fondre le fer maudit
Qui dans le ciel deux fois te pourfendit.
Je connais peu l'azote et le carbone ;
Je sais la guerre, et la ferai ; j'ai dit ».

Moloch se tait ; l'infernal auditoire
De sa harangue approuve la vigueur,

Et dans les rangs circule un bruit flatteur.
De la chimie Ammos défend la gloire ;
Satan se lève, et du fourreau brillant
Tirant soudain son glaive étincelant,
D'un bras nerveux sur sa tête il l'agite.
L'armée entière avec transport l'imite :
Un million de glaives et d'éclairs
Jette dans l'ombre une clarté subite ;
Les étendards s'élèvent dans les airs ;
Le fifre aigu, le trombone barbare,
Et des tambours les roulemens divers,
Et du combat la bruyante fanfare,
Portent au ciel le défi des enfers.
Satan alors : « Vous, qu'on nomme rebelles,
Vous, à l'honneur, à la raison fidèles,
De l'esclavage éternels ennemis,
Pour la vengeance à jamais réunis,
A la valeur alliez la prudence.
Ne livrons point des combats incertains.
De l'oppresseur épions en silence

Les mouvemens, le repos, les desseins.
Il peut créer, mais nous pouvons détruire;
Entre nous donc se partage l'empire.
Pour repeupler son triste paradis,
Je sais qu'il doit inventer d'autres êtres,
Moins grands, moins purs, d'un vil limon pétris,
Propres enfin à ramper sous des maîtres.
Je sais de plus que ces êtres chéris
Habiteront une prison lointaine
Où quelque tems ils feront quarantaine :
Au Ciel ensuite ils pourront être admis :
La Trinité traite mal ses amis.
Il faut les voir, connaître leur nature,
Leurs passions, leurs défauts et leurs goûts.
Quel coup heureux d'attirer parmi nous
Nos successeurs ! au tyran quelle injure !
Oui, mes amis, c'est dans la créature
Qu'il faut frapper, blesser le créateur.
Qu'en pensez-vous » ? Un long *bravo* s'élève,
Des antres noirs perce la profondeur,

Résonne au loin, décroît avec lenteur,
Décroît encore, et meurt. Satan achève :
« De ce projet le succès est douteux,
Et les dangers sont certains et nombreux.
Il faut d'abord, sans clartés et sans guide,
D'un pied prudent ou d'une aile timide,
Sonder, franchir des abîmes nouveaux,
Des régions immenses et désertes,
D'autres encor de ruines couvertes,
Et traverser l'empire du chaos ;
Il faut ouvrir les redoutables portes
Que du vainqueur la main scella sur nous ;
Et là sans doute, inquiet et jaloux,
Il a placé de nombreuses cohortes.
Par quel miracle échapper à leurs yeux,
Au qui-va-là des vedettes prudentes,
Aux promeneurs, aux patrouilles errantes
Qui jour et nuit se croisent dans les cieux ?
Ce projet donc exige un esprit sage,
La fermeté, l'adresse, le courage ;

Et son succès change notre avenir.
Qui d'entre vous osera l'accomplir » ?
Chacun se tait ; après un long silence,
Satan reprend : « Le premier en puissance
Dans les dangers doit le premier courir.
Demeurez donc, et seul je vais partir ».
D'autres *bravo*, bien mérités sans doute,
Du vaste enfer ébranlèrent la voûte.

On se sépare, et chacun du repos
Diversement abrège la durée ·
L'ennui partout est le pire des maux.
L'un prend sa lyre ou sa harpe dorée,
Et dans un hymne en silence écouté
Sa noble voix chante la liberté.
L'autre plus gai, sur des airs de cantiques
Psalmodiant des couplets satyriques,
Livre aux sifflets l'auguste Trinité.
Sur un coteau sans fleurs et sans verdure
D'où jaillissaient des tourbillons de feux,
Mille démons, en cinq actes pompeux,

Représentaient leur tragique aventure.
Oui, dans l'enfer naquit cet art charmant,
De l'homme instruit noble délassement.
De promeneurs on voit partout des groüpes.
D'autres dansaient en rond. D'autres par troupes
Cherchent au loin quelque monde meilleur :
Des monts fumans ils gravissent les cîmes,
Brisent les rocs et comblent les abîmes,
Et des enfers sondent la profondeur.
Ammos fait mieux : dans ses calculs tranquilles
Il cherche, il trouve un monde régulier ;
Puis, s'entourant d'opérateurs habiles,
Dans le creuset il met l'enfer entier.

Loin d'eux Satan poursuivait son voyage
Plus périlleux que les sanglans combats,
Et sans secours, seul avec son courage,
Dans le chaos il égarait ses pas.
D'objets divers un informe assemblage
A ses regards s'offre confusément.
Sur son chemin naissent subitement

Le chaud, le froid, et le sec et l'humide,
La flamme et l'onde, et le plein et le vide.
Contre un obstacle il heurte à tout moment.
Il tombe, il monte, il recule, il avance.
A son oreille éclate quelquefois
Un bruit soudain que suit un prompt silence;
Mais parle-t-il ? tout est sourd et sans voix.
Il monte encore, et des ombres nouvelles,
De nouveaux chocs le retardent envain :
Des mains, des pieds, de la tête et des ailes,
Avec effort il se fraye un chemin.
Il traversait les flammes dévorantes,
Les tourbillons et les trombes errantes.
L'air tout-à-coup se dérobe sous lui,
Et vainement son bras cherche un appui;
Rapide il tombe, ainsi qu'un météore
Qui fend les airs, et tomberait encore,
Si le hasard dans ce lieu n'eût placé
De gaz divers un amas condensé.
Frappant du pied l'élastique nuage,

Tel qu'un ballon l'archange rebondit,
S'élève, puis retombe, et s'engloutit
Dans un marais sans fond et sans rivage.
Autre hasard trop funeste ; un volcan
Sous ce marais subitement s'allume,
Et dans les airs lance au loin le bitume,
Les rocs fondus, et la boue et Satan.
L'éruption, terrible mais utile,
Lui fait franchir trois cent milles et plus.
Il trouve alors un chemin plus facile,
Traverse en paix des déserts inconnus,
Et voit enfin la centuple barrière
Qui doit des cieux protéger la frontière.
Il ne sait pas qu'aux sept péchés mortels
De Jéhova les ordres solennels
Ont confié cet important passage.
Pour le forcer, déjà brûlant de rage
Il s'avançait : la Colère et l'Orgueil,
Toujours armés et debout sur le seuil,
Jetant un cri, sur lui fondent ensemble.

Mais aussitôt reconnaissant ses traits,
A ses genoux ils tombent satisfaits.
La troupe entière à ses pieds se rassemble.
Seul autrefois il lui donna le jour.
Lorsqu'ennuyé de la céleste cour,
Morne et pensif, sur sa fuite prochaine
Il méditait, sept fois sa forte main
D'un coup heureux frappa son front divin,
Et de ce front jaillirent non sans peine
Les sept enfans qui, dociles et doux,
Dans ce moment embrassent ses genoux.
Il les relève, et dit à la Luxure,
Qu'environnaient de lubriques beautés :
« D'où te vient donc cette progéniture ?
Il n'est point d'ange en ces lieux écartés.
— Non, et pourtant je desire et je brûle ;
Un feu vainqueur dans mes veines circule.
Avec ce doigt je presse doucement....
- Quoi donc? - mon front; et chaque attouchement,
Chaque plaisir est suivi d'une fille.

— Augmente encor ta nombreuse famille.
Moi, je poursuis mon pénible dessein.
Allons, enfans, secondez votre père ;
Ouvrons, brisons ces cent portes d'airain ;
Et seul je vais recommencer la guerre ».
Il dit ; bientôt sur leurs énormes gonds
Avec fracas les cent portes fatales
Roulent ; ce bruit dans les gouffres profonds
Pénètre, passe aux rives infernales ;
Et des démons le hurlement joyeux
Soudain s'élève, et menace les cieux.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

J'ai trop souffert dans les brûlans abîmes ;
Assez long-tems j'y plongeai mes lecteurs,
Gens délicats, d'un air pur amateurs,
Et de mes vers innocentes victimes.
Après Milton, dans ces gouffres maudits
C'est à regret que ma muse est tombée.
Faisons, messieurs, une heureuse enjambée,
Et de l'enfer sautons en paradis.

Un Chérubin, c'est-à-dire, deux ailes,
De blonds cheveux, un visage joufflu,
Fend comme un trait les plaines éternelles,
Arrive et dit : « Seigneur, mes yeux ont vu
Sur la frontière un des anges rebelles,
Qui, de ses fers par la ruse échappé,

Marche sans bruit, dans l'ombre enveloppé ».
En souriant la Trinité l'écoute,
Et lui répond avec grace et bonté :
« Je sais cela de toute éternité.
— Vous le saviez, Dieu prévoyant? — Sans doute.
— S'il est ainsi, messeigneurs, de l'enfer
A quoi servaient les cent portes de fer?
— Fit-on jamais une prison sans porte?
— Mais on la ferme. — Aussi la fermait-on,
La gardait-on; bien ou mal, il n'importe.
— Desirez-vous votre gros foudre? — Non.
— Malheur à l'homme! — A la tentation
S'il cède, il meurt. — O sagesse! ô clémence!
Permettez-nous du moins de renverser
L'arbre fatal. — Osez-vous y penser?
— C'est prévenir un grand malheur. — Silence!
Vous le savez, je suis le Dieu jaloux;
Je n'aime pas les têtes qui raisonnent.
Qu'autour de moi les louanges résonnent.
Point d'examen, ou craignez mon courroux »:

A peine il dit, et les neuf chœurs des anges,
Saisis de peur, lui braillent des louanges.
Le *te deum*, l'éternel *hosanna*,
L'*in excelsis*, le triste *alleluia*,
Des Triumdieux charment l'oreille dure,
Et de plaisir ils battent la mesure.

Durant ces chants, du nouvel univers
Satan sans peine a franchi la limite,
Et ses regards dans les mondes divers
Cherchent long-tems le point que l'homme habite.
Il voit enfin l'archange radieux
Qui dirigeait l'astre de la lumière ;
Car le soleil qui semble roi des cieux,
Roulait alors autour de notre terre :
L'homme depuis, changeant l'ordre divin,
Au firmament l'a cloué de sa main,
Et c'est la terre à présent qui voyage.
L'adroit Satan compose son visage ;
Il adoucit son maintien fier et dur,
Décroît d'un pied, et prend d'un ange obscur

Les traits, l'habit, la voix humble et timide.
« Noble Azael, dit-il en s'inclinant,
Vous, du très-haut le digne confident,
Apprenez-moi dans quel astre réside
De notre Dieu le favori nouveau.
Du genre humain où donc est le berceau » ?
Volant toujours, et sans tourner la vue,
Sans saluer cet obscur immortel,
Négligemment le seigneur Azael
Montre du doigt un point dans l'étendue,
Et dit : « Mon cher, c'est là ». Faux et benin,
L'autre s'incline, et poursuit son chemin,
En répétant : « De ce faquin peut-être
Aurais-je dû rabaisser la hauteur.
Quel air capable et quel ton protecteur
Prend ce valet dans l'absence du maître » !

Par un vent frais rapidement porté,
Sur notre globe enfin Satan arrive.
Là rien n'échappe à sa vue attentive.
En contemplant ce chef-d'œuvre vanté,

Il souriait avec malignité.
« Pourquoi, dit-il, refuser la lumière
Au double pôle, à cette zone entière,
Et les livrer à d'éternels frimats ?
L'ours pourra seul habiter ces climats.
Sous l'équateur, l'ardente canicule,
Un océan de sable, et des déserts,
Font regretter la rigueur des hyvers.
Grand Jéhova, ce globe est ridicule.
Quoi ? dans les champs destinés aux moissons
Bénignement tu sèmes des poisons ?
Quoi ? tu te plais à créer les vipères,
Les scorpions, les serpens, les panthères,
Tigres, vautours, et requins dévorans ?
Quelle douceur ! que tes bienfaits sont grands !
J'aime à te voir entasser les nuages,
Du sud au nord promener les orages,
Et renverser les innocens sapins,
Faute de mieux : bientôt sur les humains
Tu lanceras ta foudre paternelle.

Je ne hais pas ces fleuves débordés,
De ces volcans l'invention nouvelle,
Ces champs féconds de laves inondés.
J'approuve aussi la grèle meurtrière,
Les ouragans, les tremblemens de terre,
Présens fâcheux que ta sage rigueur
Destine au juste aussi bien qu'au pécheur ».

Il voit Eden : trois remparts de verdure
Environnaient ce jardin enchanté.
Il les franchit avec légéreté.
De ces beaux lieux voulez-vous la peinture?
On y trouvait tout ce qu'on trouve ailleurs,
Des fleurs, des fruits, et des fruits et des fleurs,
De verts gazons, des grottes, des bocages,
De mille oiseaux les différens ramages,
Tous les parfums, un printems éternel,
Un air plus pur, une plus fraîche aurore,
De clairs ruisseaux, puis des ruisseaux encore
D'argent potable, et de crême et de miel.

De ce jardin Eve était la merveille.

Auprès d'Adam, à l'ombre d'un bosquet,
Négligemment elle forme un bouquet,
Le jette ensuite, et sa bouche vermeille
Laisse échapper un long soupir d'ennui :
« Qu'avec lenteur le tems coule aujourd'hui !
– Occupons-nous. – Volontiers ; mais que faire ?
–Cueillons des fleurs.–Toujours des fleurs!–Eh bien,
Chantons un hymne. – Oh ! je ne chante rien.
– Dormons.–Encor?–Dînons, pour nous distraire.
– Je n'ai pas faim. Un seul fruit me plairait :
Du bien, du mal il donne la science.
On nous défend d'y toucher. – La défense
Est très-formelle ; et Dieu nous punirait,
Si… — Je le sais. – Je crains ton imprudence.
– Mais sous nos yeux, dis-moi, pourquoi planter
L'arbre fatal ? est-ce pour nous tenter ?
– On le croirait. – Je hais mon ignorance.
– En la perdant, tu perdras ton bonheur.
– Mon bonheur ?–Oui.–J'aime autant le malheur ».
Le bon Adam l'approuve dans son ame,

Et hautement il la gronde et la blâme.
Satan près d'eux s'était glissé sans bruit,
Et dit tout bas : « On leur défend ce fruit !
Bon, je les tiens ; ma victoire est certaine ;
De l'ignorance on triomphe sans peine.
Quoi ? leur hymen et leur jeune beauté,
L'occasion sans cesse renaissante,
Ces lits de fleurs, cette ombre bienfaisante,
Les bains communs, l'entière nudité,
N'éveillent point leurs sens ? Quelle injustice !
Du Dieux jaloux quel étrange caprice !
Mais sans amour peut-on multiplier ?
Sottise, erreur ! j'y veux remédier ».

A quelques pas alors il se retire,
Prend des élus le gracieux sourire,
Et s'entourant d'un cercle radieux,
Des deux époux il éblouit les yeux.
Adam s'incline, et dit : « Esprit céleste,
Soyez béni ; parlez, qu'ordonnez-vous » ?
Eve se tait ; mais sa rougeur modeste

Est pour l'archange un compliment plus doux.
Il leur répond : « De Dieu dernier ouvrage,
Heureux Adam, et vous, dont les attraits
Manquent au ciel, un sinistre message
M'a prévenu de vos dangers secrets.
Loin de ces lieux, loin et trop près encore,
On a cru voir l'un des anges déchus.

ADAM.

Serait-il vrai ? Tous mes sens sont émus.
Que cherche-t-il dans les cieux ?

SATAN.

Je l'ignore ;
Mais s'il vous voit, je tremblerai pour vous.

EVE.

Emploîra-t-il la force ?

SATAN.

Non, l'adresse.

EVE.

S'il est ainsi, je crains peu son courroux.

ADAM.

Eve, du moins craignons notre faiblesse.

EVE.

Mais pourquoi donc tant d'immortels esprits
Par le seigneur ont-ils été proscrits ?

SATAN.

A tout moment il répète à ses anges :
« Obéissez, et chantez mes louanges ».
Le fier Satan que fatiguaient ces mots,
Et qu'enrouaient les éternels cantiques,
Osa former des projets schismatiques,
Et chaque jour des prétextes nouveaux
Le dispensaient du plain-chant monotone.
Dieu le cita deux fois devant son trône.
L'ange irrité s'écria : « Sous sa loi
De ma raison dois-je abjurer l'usage ?
Non, le néant plutôt que l'esclavage !
Toujours chanter, toujours louer ! Ma foi,
Je n'y tiens pas : compagnons, je déserte,
Et vais chercher quelque étoile deserte.

Loin des tyrans et de leurs plats élus,
J'y serai libre, et ne chanterai plus ».
Il partit donc; des légions entières
L'applaudissaient et suivirent ses pas.
Il réunit leurs nombreuses bannières,
Et sans frayeur attendit les combats.
Ils furent longs, incertains et terribles.
Le paradis deux fois sur ses remparts
Des révoltés a vu les étendards.
Comme leur chef ils semblaient invincibles.
La foudre enfin les a du haut des airs
Précipités jusqu'au fond des enfers.

EVE.

J'ai cru Satan plus coupable.

ADAM.

Ma chère,
Vous aimez peu le chant et la prière.
Je crains pour vous, pour moi. Jeune immortel,
Restez encor: votre seule présence
Repoussera l'ennemi qui s'avance.

SATAN

Mes fonctions me rappellent au ciel.

ADAM.

Goûtez du moins ces fruits que sans culture
Offre à nos mains la prodigue nature.

SATAN.

Non, pour un ange ils seraient sans saveur.
Il n'en est qu'un dont j'aime la douceur.

EVE.

Et c'est celui qu'on nous défend, je gage.

SATAN.

Oui, sa vertu conserve la beauté,
Du créateur elle achève l'ouvrage,
Donne à l'esprit plus de sagacité,
De l'ignorance éclaircit le nuage,
Et dans nos sens fixe la volupté.

EVE.

Hélas!

ADAM.

Cachez vos regrets et vos larmes.

EVE.

Veut-on aussi nous défendre les pleurs?

SATAN.

On aurait dû tout permettre à vos charmes;
Mais d'un bon maître adorez les rigueurs.

EVE.

Vous nous quittez, ô le plus beau des anges!

ADAM.

Portez à Dieu nos vœux... et nos louanges».

Pour échapper aux pièges du démon,
Le sage Adam se met en oraison.
Moins effrayée, Eve était moins pieuse.
Elle s'éloigne indolente et rêveuse,
Marche sans but, et ne remarque pas:
L'éclat des fleurs qui s'ouvrent sous ses pas:
Un papillon trouble sa rêverie.
Léger, brillant, il amuse ses yeux.
Elle suit donc dans la vaste prairie
L'insecte ailé qui, variant ses jeux,
Fuyait toujours et revenait sans cesse.

C'est vainement qu'elle croit le saisir :
De fleur en fleur passant avec vîtesse,
D'Eve il trompait l'impatient desir.
Elle abandonne une poursuite vaine,
Et sur ses pas revient avec lenteur.
Un jeune cerf éclatant de blancheur
Sort tout-à-coup de la forêt prochaine.
Son bois est d'or, et d'or son pied léger.
Il ralentit sa course ; Eve l'appelle ;
Soumis il vient, se courbe devant elle
Et l'imprudente, ignorant le danger
A ce coursier sans crainte se confie.
Sur le front d'or sa blanche main s'appuie.
Du cerf heureux elle excite les pas :
Dans les détours de la forêt obscure
Il court, il vole, et sa facile allure
Ne froisse point les charmes délicats
Les charmes nus qui doucement le pressent,
Et que par fois ses mouvemens caressent.
Eve l'arrête enfin ; elle descend,

Regarde, et voit l'arbre heureux et funeste.
Elle rougit, répète en gémissant,
« Eloignons-nous » ; et pourtant elle reste.
Un beau serpent sur un rameau placé,
Dressant sa tête et son corps nuancé,
Lui dit : « Salut, aimable souveraine.
— Quoi ! vous parlez ? ô merveille soudaine !
— C'est ce doux fruit qui m'a donné la voix.
— Fuyons, fuyons ; je le veux, je le dois ».
Elle fuit donc, en retournant la tête,
Puis ralentit sa marche, puis s'arrête,
Revient, soupire, et s'assied sur les fleurs.
Un bel oiseau dont le brillant plumage
De l'arc-en-ciel réunit les couleurs,
En se perchant sur le plus haut feuillage,
Chante ces mots : « Reine de ce séjour,
Ecoutez-moi ; je suis l'oiseau d'amour.
Vous êtes belle, et vous versez des larmes ?
Belle, et vos jours s'usent dans la langueur ?
Goûtez ce fruit, et connaissez vos charmes ;

Goûtez l'amour, la vie et le bonheur.
— On nous défend d'y toucher. — Vain scrupule !
Que l'ignorance est timide et crédule!
— Dieu sait punir. — Ce dieu m'a-t-il puni ?
— Non, et pourtant je crains. — J'ai craint aussi.
Ce fruit pourrait, en épurant votre être,
Vous rapprocher de la divinité,
Briser vos fers ; et, malgré sa bonté,
Voilà toujours ce que prévient un maître ».
Il dit, descend, et son bec azuré
A l'imprudente offre le fruit doré
Dont le parfum cause une douce ivresse.
Elle prévoit et combat sa faiblesse,
Deux fois avance et retire sa main,
L'avance encor, tremble, et reçoit enfin...
Dieu protecteur, secourez sa jeunesse.
Vaine prière! Eve, n'achève pas,
Arrête, écoute... Il n'est plus tems, hélas !
Toi, qui du monde es la douce merveille,
Toi, qui nous perds et nous perdras toujours.

Mélange heureux de grâces et d'amours,
Je vois l'enfer sur ta bouche vermeille;
Et tu souris, comme on sourit aux cieux
Et du bonheur l'aurore est dans tes yeux!
Que maudits soient l'arbre de la science,
D'un maître dur la bizarre défense,
Le fruit fatal qui peupla l'univers,
Et la Genèse, et Milton, et mes vers!

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

CHANT III.

Un sort malin à la beauté nouvelle
Donne souvent un démon qui l'instruit,
Et qui bientôt lui présente ce fruit
Pour lui si doux, si dangereux pour elle.
Toi, dont le nom est encor dans mon cœur
Premier objet dont j'ai tenté les charmes,
Pardonne-moi mon crime et mon bonheur.
Combien, hélas ! ils m'ont coûté de larmes.
Ce n'étaient point les pleurs du repentir:
De mes péchés j'aimais le souvenir.
Mais nos adieux et ma vaine constance
De ces péchés furent la pénitence.
Jeunes lecteurs, peut-être de Satan
Vous enviez et recherchez la gloire.

Ah ! malheureux ! redoutez sa victoire,
Et préférez la sagesse d'Adam.

Cet honnête homme achève sa prière;
Eve paraît, et sa marche légère,
Son front riant, étonnent son époux.
« Femme, dit-il d'un ton tranquille et doux,
Dans tes yeux bleus quel feu naissant pétille !
Au firmament ainsi l'étoile brille.
Qui t'a donné cet heureux enjoûment?
Plus agité, ton jeune sein rappelle
Des flots du lac le léger mouvement.
Que le souris sur ta bouche est charmant!
Telle s'entrouvre une rose nouvelle.
Femme, jamais tu ne fus aussi belle ».
Eve répond par un vague discours,
N'ose avouer ses desirs, sa science,
Met dans ses yeux sa douce impatience,
Par des soupirs appelle les amours,
S'offre au baiser, et sa main caressante
Presse d'Adam la main indifférente.

La nuit enfin les invite au repos.
Nus, et couchés sur la même fougère,
Ils se touchaient : pauvre Adam ! les pavots
Ferment déjà sa tranquille paupière.
Eve plus tard s'endort; du bois épais,
L'oiseau d'amour descend alors près d'elle :
Il la contemple, et du bout de son aile
Il rafraîchit et touche ses attraits.
Elle sourit; un songe heureux l'agite,
Et dans ses sens éveille le desir;
Ses bras trompés s'ouvrent, son sein palpite,
Elle soupire, et rêve le plaisir.

D'un pas égal, et lent et taciturne,
Arrive enfin le trône Ituriel,
Qui, détaché du camp de Raphaël,
Fait du jardin la visite nocturne.
Cet officier des saintes légions
Commande alors vingt dominations.
Dans le bocage où dormait la jeune Eve
Sans bruit il entre, et du bout de son glaive,

Pour le chasser, il touche cet oiseau
Trop caressant. Sur la poudre en monceau
Si vous jetez une mèche allumée,
Elle s'enflamme ; une épaisse fumée
Obscurcit l'air, et monte jusqu'aux cieux :
Lorsqu'au théâtre une trappe à nos yeux
S'ouvre et vomit quelque ombre menaçante,
Le faible enfant, que saisit l'épouvante,
Tremble et pâlit, sur sa mère penché :
Satan ainsi, légèrement touché,
Reprend soudain sa forme colossale,
Son front affreux, son glaive, et dit : « C'est moi ;
Que voulez-vous » ? La surprise et l'effroi
Font reculer la patrouille rivale.
Ituriel veut cacher sa frayeur,
Et d'une voix qu'il croyait ferme et forte :
« Je ne veux rien ; mais pourquoi de la sorte
Vous travestir ? Pouvez-vous du Seigneur
Braver encor la colère et la foudre ?
Tremblez, son bras va vous réduire en poudre ».

On lui répond d'un ton plus assuré :
« Lâche, trembler n'appartient qu'à l'esclave.
Quant à ton maître, il est vrai, je le brave :
Va le lui dire ; ici je l'attendrai ».
Ainsi parlant, Satan menace et presse
Les bienheureux qui reculent sans cesse.
Toujours railleur, indévot et hautain,
Il les repousse aux portes du jardin.
Fort à propos quelques anges arrivent ;
Deux bataillons s'ébranlent et les suivent ;
Et Raphaël, à leur tête placé,
Dit à Satan : « Quel projet insensé,
Fier ennemi, dans les cieux te ramène ?
— Mons Raphaël, pour tes lâches soldats
Garde cet air et cette voix hautaine.
Tu me connais ; ainsi parle plus bas.
De mes desseins je ne rends jamais compte.
— Mais sans congé pourquoi briser tes fers ?
Pourquoi sortir du gouffre des enfers
Où tu cachais ta défaite et ta honte ?

— Point de réponse à sottes questions.
Et toi, bavard, avec ces légions
Pourquoi quitter le ciel qui te réclame?
— Pour obéir aux ordres de mon roi.
— Des purs esprits noble et brillant emploi!
Garder un homme, et veiller sur sa femme!
— Ange intraitable et rebelle obstiné,
A quels dangers ton audace te livre!
Fuis, ou bientôt par mes troupes cerné . . .
— Seul à l'écart oseras-tu me suivre?
— Un général ne peut combattre ainsi.
— Eh bien, mon cher, nous nous battrons ici ».
Terrible alors, altéré de vengeance,
Il veut d'un coup pourfendre Raphaël.
A l'instant même il voit Ituriel,
Qui bravement par derrière s'avance.
Sans retourner la tête, d'un revers
Il tranche en deux ce trône épais et large
Dont le cri sourd ébranle au loin les airs.
Puis sur l'archange il retombe, et décharge

Un coup affreux, qui du crâne au menton
Ouvre sa tête, et brise sa raison ;
Car la raison, fille de la pensée,
Dans la cervelle est toujours enchassée.
La troupe entière aussitôt fond sur lui.
Mais il évite un combat inutile.
D'un air vainqueur, d'un pas lent et tranquille,
Sage il recule, et se dit : « Aujourd'hui
J'ambitionne une plus douce gloire :
Je veux sur l'homme achever ma victoire ».
Il tient en l'air son glaive redouté,
Et fièrement aux anges il fait face.
Quelquefois même il s'arrête, il menace,
Et l'ennemi recule épouvanté.
Du ciel enfin, repassant la limite,
Dans ses états il rentre satisfait.
Quel changement ! O merveille subite !
Des sept péchés trop funeste bienfait !
Plus de déserts dont l'âpreté repousse ;
Mais un chemin spacieux, qui descend

Entre les fleurs, et sa pente est si douce,
Que dans l'enfer on arrive en dansant.
Satan y vole, et pour lui quel spectacle!
De cet enfer un facile miracle
Changea la face; il admire, et sourit.
Un autre azur en voûte s'arrondit.
Au centre il voit l'immense réverbère
Qui jette au loin des torrens de lumière.
Dans ce séjour, les chimistes féconds
De la nature ont versé tous les dons.
Par elle instruits, sur la rase campagne
Ils ont assis cette haute montagne.
Ses quatre flancs offrent quatre saisons.
Sur le sommet que l'aquilon assiège,
Et qui souvent est blanchi par la neige,
L'œil aime à voir ce volcan éternel
Qui fume et tonne, et lance vers le ciel
De longs éclairs, de volantes fusées,
D'autres soleils, des gerbes embrâsées,
Et le fracas des bruyans serpenteaux.

Pour varier la scène, des troupeaux
Au bas du mont s'égarent et bondissent.
Plus bas encor quatre fleuves jaillissent,
Qui sur les fleurs promènent lentement
Une eau limpide et son heureux murmure,
D'un lait sucré la mousse fraîche et pure,
Un vin exquis, et le moka fumant.
A l'appétit s'offrent incessamment
L'ortolan gras, les truffes, les suprêmes,
De Périgueux les succulens pâtés,
Et ceux encor dans Strasbourg imités,
Les turbotins, les fondus et les crêmes,
Sorbets et punch, glaces et marasquin,
Tout ce qui plaît, tout ce qui damne enfin.
Là triomphaient la Luxure et ses filles.
Sur le gazon ces danseuses gentilles
Forment des pas : leurs souples mouvemens,
Leur nudité, leurs formes arrondies,
Ces sauts légers, ces culbutes hardies,
Des spectateurs font toujours des amans.

D'autres plus loin attendent sous l'ombrage :
Leur bouche humide avertit le desir,
Leur voix caresse, et leur libre langage
Offre au passant l'ivresse du plaisir.
D'autres nageaient ; mais légères et nues,
Sur le cristal avec grace étendues,
Facilement elles fendent les eaux.
Voyez flotter ces deux globes rivaux.......
Il n'est plus tems ; tout-à-coup renversées,
D'un sein qui s'enfle elles montrent les lis,
Et doucement par l'onde balancées,
Livrent à l'œil des appas plus chéris.
Mais il en est qu'amour rendra sensibles.
Leur front alors connaîtra la pudeur :
Elles iront au fond des bois paisibles
Cacher leur trouble et leur premier bonheur.

Satan paraît ; la trompette éclatante,
L'aigre clairon et le bruyant tambour,
Au vaste enfer annoncent son retour.
Plus de baisers ; sous l'enseigne flottante

Chefs et soldats sont aussitôt rangés.
Il conte alors son pénible voyage,
Le bel Eden, ses succès, son courage;
Puis il ajoute : « amis, déjà vengés,
Nous le serons encor mieux, je l'espère.
Mais votre bras me devient nécessaire :
Il faut du ciel occuper les guerriers.
Suivez-moi donc; partageons les lauriers ».
Les inviter à reprendre les armes,
C'est au gourmand offrir un bon repas,
Au vieux pécheur de novices appas,
Et des catins à de robustes Carmes.
Voyez leur joie et leur avidité.
Ils sont partis; comme eux part la Luxure,
Se promettant quelque heureuse aventure :
Dans les enfers on la nomme Astarté.
Partant aussi, ses filles libertines,
Au lieu de glaive, ont des rameaux fleuris,
Et sous les fleurs se cachent des épines.
Par fois, dit on, une épine a son prix.

C'était l'instant qui précède l'aurore.
Le camp nombreux qu'a laissé Raphaël
Obéissait à l'archange Itoel.
Sur les guerriers l'ombre planait encore,
Et prolongeait leur tranquille sommeil.
Quel bruit soudain et quel fâcheux réveil !
Dans la nuit brille, ainsi qu'une comète,
Du fier Satan la lumineuse aigrette.
De tous côtés la peur, des cris confus ;
De tous côtés des anges éperdus,
Des généraux la voix retentissante,
Des officiers la bravoure impuissante,
Les coups pleuvans, les trônes pourfendus,
Les séraphins sur l'arène étendus,
L'horreur enfin, l'épouvante, la fuite,
Et du vainqueur la sanglante poursuite.
« Brave Moloch, dit Satan, c'est assez ;
De nos guerriers modère la vaillance ;
Prends poste ici. Les ennemis chassés
Laissent Eden sans garde et sans défense ;

J'y vole seul : et toi, ferme en ce lieu,
N'attaque point ; je reviendrai dans peu ».
Il part, d'Adam méditant la défaite.
Le dur Moloch, affamé de combats,
Pourtant s'arrête, ordonne la retraite,
Et dans le camp renferme ses soldats.

Au haut des cieux on voit alors paraître
Des bataillons qu'au secours d'Itoel
Conduit trop tard le brave Gabriel.
« Qui d'entre-vous ira les reconnaître ?
A dit Moloch. — Moi, répond Astarté ».
Et sur le champ, de ses filles suivie,
Armant sa main d'une branche fleurie,
Elle s'avance avec légéreté.
En souriant, la brigade ennemie,
De ces démons contemple la beauté,
Les doux regards et l'air de volupté.
Viens, Gabriel, Astarté te défie.
Lœta, Smiline, Osculette et Kissmie,
Toutes enfin, avec de longs rameaux

Frappent gaîment soldats et généraux.
Anges, fuyez ! Mais leur desir dévore
La nudité de ces contours charmans,
Nouveaux pour eux, et qu'à leurs yeux encore
Développaient de libres mouvemens.
Frappés d'abord, attaqués par ces belles,
Nos imprudens attaquent à leur tour.
Sans les frapper, ils avancent sur elles.
Dans leurs regards brille un coupable amour ;
Des feux impurs dans leurs veines circulent.
Pour achever ce glorieux succès,
Adroitement les friponnes reculent,
Et bien ou mal défendent leurs attraits.
On les poursuit, on les serre de près.
Frappant toujours, et toujours caressées,
A droite, à gauche, elles vont dispersées,
Puis dans la Lune, et Mercure et Vénus,
En renégats changent tous les élus.

Gabriel seul combat avec sagesse.
Sa main repousse Astarté qui le presse.

Il se permet quelques propos galans ;
Mais devant elle il recule à pas lents.
Les deux rivaux traversent un nuage
Que dans ce lieu pousse un heureux hasard.
Un seul instant suffit pour ce passage :
Que font-ils donc, et pourquoi ce retard ?
N'attendez pas que ma muse raconte
Ce qu'elle ignore. Après un doux traité,
Le bel archange au paradis remonte,
Et vers les siens redescend Astarté.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT IV.

Te voilà donc, pure et brillante aurore !
Va, je maudis la rose de tes doigts
Que les rimeurs fanèrent tant de fois ;
Je hais les vers que tes pleurs font éclore.
Du bel Eden pourquoi réveilles-tu
Les possesseurs ? Ils dormiraient encore,
Toujours peut-être, et n'eussent rien perdu.
Femme qui dort conserve sa vertu.

« Mon cher Adam, vois ces deux tourterelles.
Dans leurs baisers quelle vivacité,
Quelle tendresse et quelle volupté !
C'est le plaisir qui fait frémir leurs ailes ».
Adam regarde, et dit avec candeur :
« Je crois plutôt, Eve, qu'à leur manière

Ces oiseaux-là bénissent le Seigneur.
— Vois du taureau la fougue et la vigueur :
A la génisse il vole... — Autre prière.
— Prions comme eux. — Pour le louer, ma chère,
Dieu nous donna la parole et le chant.
Offrons-lui donc l'hymne reconnaissant
Qu'il nous apprit dans la leçon dernière ».
Eve, à ce mot, s'éloigne avec dépit,
Marche au hasard, et rêveuse elle dit :
« Si mon époux garde son ignorance,
Que faire, hélas! de ma vaine science » ?
Dans ses beaux yeux roulent des pleurs naissans;
Un desir vague agite tous ses sens.
L'éclat du jour, cet azur sans nuage,
Ce frais vallon, ces suaves odeurs,
Rien ne lui plaît. Loin des bosquets de fleurs
Elle aperçoit un lieu triste et sauvage,
Des rochers nus, des arbres sans feuillage.
Eve, craignez ce piége du démon.
Elle s'assied l'imprudente, et sous elle

Satan fait naître une plante nouvelle
Dont la vertu fécondera Junon.
Présent fatal ! Cette fleur étrangère
Des voluptés touche le sanctuaire,
Et par degrés éveille une autre fleur.
Eve bientôt devine le bonheur.
L'oiseau d'amour paraît ; il lui présente
Le fruit mortel qu'elle a trouvé si doux.
Elle sourit, et sa main caressante
Flatte l'oiseau placé sur ses genoux.
Il les couvrait d'une aile frémissante.
Il ose plus ; de son bec amoureux
L'azur effleure un sein voluptueux,
Et de la bouche il entr'ouvre la rose.
Eve soupire, et dans son trouble heureux
Sur une main sa tête se repose.
Ainsi Léda se penche mollement,
Lorsque d'un cygne elle fait un amant.
Mais du plaisir, avant cette aventure,
Léda connut le trait doux et fatal :

Eve l'ignore, et toute la nature
Semble répondre à son cri virginal.
L'herbe soudain couvre la roche aride ;
L'arbre agité fleurit ; une eau limpide
En jets s'élance à travers les rameaux ;
Des chants lointains éveillent les échos.
Eve entend peu ce concert d'allégresse :
La volupté pour elle est une ivresse,
Et son repos est encor le bonheur.
Faible et charmante, elle r'ouvre avec peine
Des yeux chargés d'une humide langueur,
Et ne voit plus.... ô surprise ! ô douleur !
Qui peut causer cette fuite soudaine ?
« Oiseau chéri, disait-elle, reviens ;
Et tes plaisirs égaleront les miens ».
Du bon Adam alors la voix résonne.
Eve rougit, elle hésite un moment,
Puis se rassure, et court légèrement
Vers cet époux que son absence étonne.
Elle tenait dans ses mains le doux fruit.

A cet aspect, Adam frissonne et fuit,
S'arrête ensuite, et dit : « Femme coupable,
As-tu goûté ce poison ? — J'ai fait mieux,
J'ai dévoré ce fruit délicieux.
— O Dieu vengeur ! — Ce Dieu si redoutable
Me laisse vivre. — Eh bien, Eve, crois-moi,
N'ajoute point à ta faute première,
Ne touche plus.... Tu me glaces d'effroi.
— Que crains-tu donc ? — O compagne trop chère !
N'achève pas, et d'un maître jaloux
Par tes remords désarme le courroux ».
Disant ces mots, à sa femme riante
Il croit donner un baiser amical :
Dans ce baiser, sa bouche imprévoyante
Du fruit proscrit goûte le jus fatal.
Des sucs divins la secrète puissance
Eclaire un peu sa profonde ignorance,
Et de ses sens agite le repos.
Il se refuse à ces pensers nouveaux.
Eve sourit : de sa dent elle touche

Un second fruit ; son époux effrayé
Veut l'arrêter , et du poison sa bouche
Dans un baiser enlève la moitié.
Pour lui tout change ; il prend un nouvel être ;
Il pense enfin , il sent , il vient de naître.
Il voit alors et compte les appas
Qu'il méconnut ; des yeux il les dévore ;
Brûlant d'amour , mais incertain encore ,
A sa compagne en vain il tend les bras.
Pour ajouter au desir qui le presse ,
Elle recule , et légère s'enfuit.
En l'implorant , son époux la poursuit.
Eve bientôt ralentit sa vîtesse ,
Et va tomber sous l'arbre défendu.
Au ciel assis , le souverain du monde
Voit leur bonheur ; la foudre roule et gronde ;
Mais ce fracas est à peine entendu.
Tous deux , cachés sous l'ombre hospitalière ,
Des voluptés boivent la coupe entière ,
Et sans remords leur main cueille ces fruits

Dont la vertu les a si bien instruits.
« N'abusons pas, dit Adam ; la prudence
Dans le bonheur est nécessaire encor :
Des voluptés ménageons le trésor.
Des doux baisers l'excès ou l'ignorance,
Voilà le mal ; l'usage modéré
De ce plaisir par l'amour épuré,
Voilà le bien ». Il dit, et recommence.

Dans cet instant qui perd tous les humains,
Du Dieu jaloux la première personne
Parle en ces mots : « Chez moi ! dans mes jardins !
Je pars, il faut juger ces libertins.
J'aime à juger ; pourtant j'ai l'ame bonne.
Passez-moi donc ma robe, Gabriel.
Veillez, mon fils, veillez : je vois Michel
Du noir Moloch repousser les phalanges ;
Autour de vous il reste encor des anges ;
Ainsi je peux un moment vous laisser.
Pour mon retour qu'on prépare un cantique.
Le Saint-Esprit pourra mettre en musique

Le jugement que je vais prononcer ».

Satan, joyeux de sa double victoire,
Et dans le ciel cherchant une autre gloire,
Sur son chemin trouve les renégats :
Il les rassemble, et les mène aux combats.
A ses guerriers campés sur la frontière
Un tel renfort devenait nécessaire.
Devant Michel Baal a reculé.
Moloch plus loin, par le nombre accablé,
Ne fuyait pas, mais il résiste à peine.
Du fier Satan la présence soudaine
Rend aux démons un courage infernal.
Leur nouveau choc aux anges est fatal.
D'un coup heureux sur la céleste plaine
Thammuz étend le brave Zéphoel;
Sous Arioch se débat Abdiel;
De Belzébut l'acier perce Uriel;
Baal en deux tranche net Ophiel;
L'affreux Moloch assomme Elitoel;
Enfin Satan extermine Azael.

Michel de loin voit leur chute, et les venge.
Sur Astaroth il tombe furieux.
Celui-ci pare, et riposte : l'archange
Pare à son tour, et droit entre les yeux
Frappe et refrappe Astaroth qui chancelle.
Dagod entre eux se précipite, et dit :
« De ce hazard ton orgueil s'applaudit,
Grand général de cour, valet fidèle.
Ne cherche pas un triomphe nouveau ;
Va rassurer le pigeon et l'agneau ;
Crois-moi, retourne à tes bêtes ; renonce »...
L'acier vengeur, que dans sa bouche enfonce
Un bras nerveux, de ce diable insolent
Coupe la voix, perce la gorge impure,
Et par la nuque il ressort tout sanglant.
Avec fracas Dagod tombe, exhalant
Un souffle infect et sa dernière injure.
Ce double exploit qu'admirent les élus
A ranimé leur mourante vaillance :
De toutes parts le combat recommence.

A la fureur le fer ne suffit plus.
Elle saisit des armes étrangères,
Et sans effort lance des rocs pesans,
Des monts entiers, des arbres fleurissans,
Et, qui mieux est, des lacs et des rivières
Déjà peuplés de poissons innocens.
Milton l'a vu, l'a dit; il faut le croire.
Michel encore espère la victoire;
Mais tout-à-coup se présente Satan,
Tenant en main un cèdre du Liban.
Soudain sur lui l'archange redoutable
Jette une masse au Vésuve semblable :
En se baissant, il évite le choc;
Et le rocher, passant loin sur sa tête,
Va renverser Bélial et Chadroch.
Ils sont vengés : Satan, que rien n'arrête,
Perce les rangs, frappe, et ce coup fatal
De la victoire est l'éclatant signal,
Sur les vaincus Chamod se précipite;
Plus de combat; des anges repoussés

6

Les bataillons sont au loin dispersés.
Voulant encore accélérer leur fuite,
Moloch, aidé de vingt bras vigoureux,
De Jupiter enlève un satellite,
Puis au hasard il le roule sur eux.
Au paradis ils portent les alarmes.
Pâle et tremblant, le Verbe crie : « Aux armes !
Que fait mon père en ce commun danger ?
Etait-ce là le moment de juger » ?
Du saint pigeon les plumes se hérissent :
Sage il s'envole, et dans l'air balancé,
Chantant un pseaume où les côteaux bondissent,
Obscurément il prédit le passé.
Déjà croissaient la frayeur et le trouble ;
Satan paraît, le tumulte redouble,
Et les démons, sur les pas des fuyards,
Du paradis franchissent les remparts.
Le Verbe alors croit les réduire en poudre ;
Mais un mouton sait-il lancer la foudre ?
Trop bas il vise, et touche rarement.

Devant l'autel combat la garde bleue ;
Satan l'attaque en vain ; en ce moment,
Près du soleil passe rapidement
Une comète à lumineuse queue ;
De ses deux mains il l'empoigne, et trois fois
La masse lourde échappe de ses doigts ;
Mais il l'enlève enfin, tremble sous elle,
Pour s'affermir avance un pied, chancelle,
Et tout son corps lance l'énorme poids.
En même tems sous l'effort il succombe,
Tombe à demi, se relève, retombe.
Du coup affreux l'autel est fracassé ;
Le fils du père, un moment renversé,
De ses débris se dégage avec peine ;
Aux deux rivaux de fidèles soldats
Prêtent l'appui de leurs robustes bras,
Et promptement ils reprennent haleine.
Satan déjà s'écrie : à moi, Moloch !
La garde enfin cède à ce double choc.
Du Verbe donc le courroux se déploie

(La rage en loups peut changer les moutons);
Sans distinguer les anges des démons,
De tous côtés au hasard il foudroie.
Par des farceurs sur la scène amené,
Tel brille et tonne un *peccata risible*,
Qui de pétards est caparaçonné :
Dans ce fracas le baudet impassible
Brait noblement, tient bon sur ses tréteaux,
Dresse l'oreille, et se croit un héros.
En un seul point la comparaison cloche,
Et des savans mérite le reproche :
Les vains pétards que lance l'animal
Aux spectateurs ne causent aucun mal ;
Ceux-ci mieux faits, blessent, brûlent, renversent;
Et de Satan les troupes se dispersent.

Loin du combat, le Papa-Juge enfin
A des époux prononcé la sentence.
Ils sont chassés de cet heureux jardin,
De ces beaux lieux ornés pour l'innocence.
Bien escortés, ils marchent en silence.

Baissant toujours son front humilié,
Pâle et traînant sa robe de feuillage,
Le pauvre Adam inspire la pitié.
Moins abattue, Eve plaît davantage,
Elle a jeté l'informe vêtement
Qu'elle reçut de la bonté céleste,
Et sa pudeur conserve seulement
De pampre vert une feuille modeste.
En la voyant, les anges attendris
Disent tout bas et tout haut : qu'elle est belle !
Ces mots si doux ranimaient ses esprits,
Et consolaient sa disgrace cruelle.

Le Juge alors remonte dans les cieux.
Il était tems : les démons furieux
Bravaient le Verbe et sa foudre amortie.
Ammos, en hâte arrivant des Enfers,
Les rassurait contre un nouveau revers.
Son art triomphe, et l'heureuse chimie
Au feu du ciel oppose un feu rival.
Elle a trouvé le salpêtre fatal

Qui lance au loin la mort et le ravage.
Des séraphins qu'importe le courage ?
Du Saint-Esprit qu'importent les versets,
et de Fanfan la bêlante colère ?
Leur voix s'éteint dans le bruit des mousquets;
Et les canons répondent au tonnerre.
Ils allaient fuir; le Père arrive, et dit :
« Cher Saint-Esprit, où est donc votre esprit ?
Pour conserver le céleste royaume,
Vous le quittiez ? brillant sujet de pseaume !
Des goupillons, morbleu, des goupillons ;
Et d'eau bénite inondez les démons ».
On obéit à sa voix magistrale.
De toutes parts sur la troupe infernale
De l'onde sainte on verse des torrens.
Qu'oppose Ammos à ces feux dévorans !
Rien : leur nature échappe à la chimie.
Les noirs démons sous la brûlante pluie
Hurlent d'effroi, de rage et de douleur.
Le seul Satan résiste au feu vainqueur,

D'un pistolet arme sa main impie,
Et sur l'autel il saute ; bon lecteur,
Ne craignez rien ; le Papa qu'il ajuste
Heureusement tourne sa tête auguste ;
Le plomb sifflant effleure son menton,
Et coupe net sa barbe vénérable ;
Au même instant, armés du goupillon,
Cent mille bras repoussent le coupable.
« Messieurs, dit-il, de fuir je rougis peu.
J'ai retouché votre œuvre favorite :
Malgré la foudre, et malgré l'eau bénite,
Le premier homme est homme enfin ; adieu ».

Ce premier homme, inquiet et sans guide,
Errait alors au milieu des déserts.
Triste, il s'assied sur une mousse aride,
Et de ses yeux coulent des pleurs amers.
« Quel changement ! dit-il, Dieu nous repousse.
Jardin fécond sans soin entretenu,
Fruits délicats, paresse longue et douce,
Ruisseaux de miel, nous avons tout perdu «.

Oui, mais aussi nous gagnons quelque chose,
Dit la jeune Eve, et son souris propose
Le don d'amour. Prompt à se résigner,
Entre ses bras l'heureux Adam la presse,
Brûle, jouit, et dans sa folle ivresse
Il répétait : perdre ainsi, c'est gagner.

FIN DU PARADIS PERDU.

LES DÉGUISEMENS DE VÉNUS,

TABLEAUX IMITÉS DU GREC.

LES DÉGUISEMENS DE VÉNUS.

TABLEAU PREMIER.

Aux bergers la naissante aurore
Annonçait l'heure des travaux ;
Mais Myrtis sommeillait encore ;
Un songe agitait son repos.
Il se croit aux champs de Cythère ;
Vénus, en habit de bergère,
A ses yeux apparaît soudain :
Elle balance dans sa main
De myrte une branche légère.
Surpris, il fléchit les genoux,
Et contemple cette immortelle

Que Pâris jugea la plus belle,
Et dont les bienfaits sont si doux.
Long-tems il l'admire, et sa bouche
Pour l'implorer en vain s'ouvrait;
Du myrte heureux Vénus le touche,
Sourit ensuite, et disparaît.

TABLEAU II.

MYRTIS dans la forêt obscure
Cherchait le frais et le repos.
Zéphyre lui porte ces mots
Que chante une voix douce et pure :
« Dans ma main je tiens une fleur.
« Fleur aussi, je suis moins éclose.
« Dieu des filles et du bonheur,
« Je t'offre quinze ans et la rose.
« Mon sein se gonfle, et quelquefois
« Je rêve et soupire sans cause.

« Jeune Myrtis, c'est dans ce bois
« Qu'on trouve quinze ans et la rose.
« J'affaisse à peine le gazon
« Où seule encore je repose :
« Si tu viens, rapide Aquilon,
« Ménage quinze ans et la rose ».
Il paraît; elle fuit soudain.
Légère et long-tems poursuivie,
Le berger l'implorait en vain.
Mais à la fleur elle confie
Le premier baiser de l'amour;
Puis sa main à Myrtis la jette;
Il la reçoit; faible et muette,
L'autre fleur se donne à son tour.
Ménage quinze ans et la rose,
Calme-toi, fougueux Aquilon.
Un cri s'échappe, et le gazon....
Viens, doux Zéphire, elle est éclose.

TABLEAU III.

« Dryades, pourquoi fuyez-vous ?
« Des bois protectrices fidèles,
« Soyez sans crainte et sans courroux.
« A mes regards vous êtes belles ;
« Mais un moment tournez les yeux :
« Je n'ai du satyre odieux
« Ni les traits ni l'audace impie.
« Arrêtez-donc, troupe chérie,
« Au nom du plus puissant des Dieux ».
De Myrtis la prière est vaine.
D'un pas rapide vers la plaine
Les Dryades fuyaient toujours.
Une seule un moment s'arrête,
Fuit encore, en tournant la tête,

Et du bois cherche les détours.
Seize printems forment son âge.
Un simple feston de feuillage
Couronne et retient ses cheveux.
Des Eurus le souffle amoureux
Soulève et rejette en arrière
Sa tunique verte et légère ;
Et déjà Myrtis est heureux.
Il atteint la nymphe timide
Sur le bord d'un torrent rapide,
Au milieu des rochers déserts,
De mousse et d'écume couverts.
Un espace étroit se présente :
L'un contre l'autre ils sont pressés
Et bientôt l'onde mugissante
Mouille leurs pieds entrelacés.

TABLEAU. IV.

Dans sa cabane solitaire
Myrtis attendait le sommeil.
Arrive une jeune étrangère.
Le teint de Flore est moins vermeil.
Du voile éclatant des princesses
Sa beauté s'embellit encor ;
Sur sa tête le rézeau d'or
De ses cheveux fixe les tresses ;
L'or entoure son cou de lis ,
Et serre ses bras arrondis ;
La pourpre forme sa ceinture ;
Et sur le cothurne brillant ,
De ses pieds utile parure ,
Sa tunique à longs plis descend.
Myrtis en silence l'admire.
« Je fuis un tyran détesté ,

« Lui dit-elle avec un sourire ;
« Donne-moi l'hospitalité.
« — Embellissez mon toit modeste.
« Des joncs tressés forment mon lit ;
« Il est pour vous. — Où vas-tu ? Reste.
« Du lit la moitié me suffit ».
Sur cet humble et nouveau théâtre
Elle s'assied ; un long soupir
De son sein soulève l'albâtre :
C'était le signal du plaisir.
Sur la cabane hospitalière
Passe envain le dieu du repos :
Myrtis et la belle étrangère
Echappent à ses lourds pavots.
Leur impatiente jeunesse ,
Jouit et desire sans cesse.
Ivres de baisers et d'amour ,
D'amour ils soupirent encore ;
Et pourtant la riante Aurore
Entr'ouvrait les portes du jour.

TABLEAU V.

« Nymphe de ce riant bocage,
« Vénus même sous votre ombrage
« Sans doute dirigea mes pas.
« Elle a ralenti votre fuite ;
« Elle accéléra ma poursuite,
« Et vous fit tomber dans mes bras,
« Des mortels souvent les déesses
« Reçurent les tendres caresses ;
« Imitez et craignez Vénus ;
« Elle punirait vos refus ».
Malgré cette voix suppliante,
Et malgré ses desirs secrets,
La Nymphe défend ses attraits,
Et toujours sa bouche riante
Echappe aux baisers indiscrets.

A quelques pas, dans la prairie
Un fleuve promenait ses flots.
Le front couronné de roseaux,
Des Nayades la plus jolie
Se jouait au milieu des eaux.
Tantôt sous le cristal humide
Elle descend, remonte encor,
Et présente au regard avide
De son sein le jeune trésor.
Tantôt glissant avec souplesse,
Elle étend ses bras arrondis,
Et sur l'onde qui la caresse
Elève deux globes de lis.
Bientôt mollement renversée,
Par le flot elle est balancée ;
Son pied frappe l'eau qui jaillit.
Invisible dans le bocage,
Myrtis, écartant le feuillage
Voit tout et de plaisir sourit.
Alors la champêtre déesse,

Que dans ses bras toujours il presse,
Rapproche les rameaux touffus,
D'un voile en rougissant se couvre,
Et sur sa bouche qui s'entr'ouvre
Expire le dernier refus.

TABLEAU VI.

Sous des ombrages solitaires,
Devant un Satyre effronté
Fuyait avec rapidité
La plus timide des bergères.
Au loin elle aperçoit Myrtis :
« A mon secours le ciel t'envoie,
« Jeune inconnu ; défends Naïs ».
Le Satyre lâche sa proie.
La bergère à son protecteur
Sourit, mais conserve sa peur.

« Bannis tes injustes alarmes,
« Dit-il; je respecte tes charmes.
« Viens donc: du village voisin
« Je vais t'indiquer le chemin ».
Elle rougit, et moins timide,
A pas lents elle suit son guide.
Mais elle entend un bruit lointain:
Du berger elle prend la main,
Et dans ses bras cherche un asile.
Discret, il demeure immobile,
Et n'ose presser ses appas.
Elle voyait son doux martyre.
Le bruit cesse; Myrtis soupire
Et Naïs reste dans ses bras.

TABLEAU VII.

Phébus achevait sa carrière;
Dans les cieux l'ombre s'étendait;
Myrtis à pas lents descendait
De la montagne solitaire.
Une femme sur son chemin
Se place, et doucement l'arrête.
Au croissant que porte sa tête,
A sa taille, à son port divin,
Il a reconnu l'Immortelle.
« Cher Endymion, viens, dit-elle.
« Un moment pour toi j'ai quitté
« Le ciel et mon trône argenté:
« Viens, sois heureux et sois fidèle ».
Le berger suit ses pas discrets.
De cette méprise apparente

Il profite, et la nuit naissante
Protège ses baisers muets.
Il trouve dans la jouissance
L'abandon et la résistance,
L'embarras de la nudité,
Les murmures de la tendresse,
Les refus et la douce ivresse,
La pudeur et la volupté.

TABLEAU VIII.

« Berger, j'appartiens à Diane :
« Pourquoi toujours suis-tu mes pas ?
« Je hais Vénus ; fuis donc, profane ;
« Crains cette flèche et le trépas ».
Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger :
Mais Myrtis, qui la voit si belle,

Sourit, et brave le danger.
Un fossé profond les sépare ;
Avec audace il est franchi.
Imprudent! d'un regret suivi,
Le trait vole, siffle et s'égare.
La Nymphe de nouveau s'enfuit.
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane asile ordinaire,
Elle entre ; et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grace pudique,
Irritent le desir naissant.
D'un côté, sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend ;
De l'autre, une agathe polie
La relève, livrant aux yeux
Les lis d'une cuisse arrondie
Et des contours plus précieux.
De son sein qui s'enfle et palpite,

Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement,
Un globe est nu : le jeune amant
S'arrête, et des yeux il dévore,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal
Qu'au sommet la rose colore.
Il saisit la Nymphe ; et sa voix
Pour l'implorer devient plus tendre.
Des cris alors se font entendre ;
Le cor résonne dans les bois.
« Malheureux ! laisse-moi, dit-elle.
« Diane est jalouse et cruelle :
« Si je l'invoque, tu péris ».
Malgré sa nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse :
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe ;
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la Nymphe à Myrtis.

TABLEAU IX.

D'Erigone c'était la fête.
Des bacchantes sur les côteaux
Couraient sans ordre et sans repos.
La plus jeune pourtant s'arrête,
Nomme Myrtis, et fuit soudain
Sous l'ombrage du bois voisin.
Le lierre couronne sa tête,
Ses cheveux flottent au hasard;
Le voile qui la couvre à peine,
Et que des vents enfle l'haleine,
Sur son corps est jeté sans art;
Le pampre forme sa ceinture,
Et de ses bras fait la parure;
Sa main tient un thyrse léger.
Sa bouche riante et vermeille

Présente à celle du berger
Le fruit coloré de la treille.
Son abandon, sa nudité,
Ses yeux lascifs et son sourire,
Promettent l'amoureux délire
Et l'excès de la volupté.
Au loin, ses bruyantes compagnes
De cymbales et de clairons
Fatiguent l'écho des montagnes,
Mêlant à leurs libres chansons
La danse qui peint avec grace
L'embarras naissant du desir,
Et celle ensuite qui retrace
Tous les mouvemens du plaisir.

TABLEAU X.

« JEUNE berger, respecte Egine.
« La terre me donna le jour ;
« Jadis je suivais Proserpine ;
« Et de Cérès j'orne la cour ».
En disant ces mots, dans la plaine
Elle fuyait devant Myrtis ;
Et déjà du berger l'haleine
Vient humecter son cou de lis.
Elle échappe à sa main ardente.
Plus rapide il vole, et deux fois
Saisit la tunique flottante,
Qui se déchire entre ses doigts.
« Préviens son triomphe, ô ma mère » !
Elle dit : aussitôt la terre
S'entrouvre avec un bruit affreux,

Vomit le bitume et la pierre,
Et présente un gouffre de feux.
Myrtis épouvanté s'arrête.
La Nymphe retourne la tête,
Et de loin lui tendant la main,
L'appelle avec un ris malin.
Le berger un moment balance ;
Vénus le rassure en secret ;
Egine, qu'il poursuit, s'élance,
Et dans les flammes disparaît.
Il s'y jette ; imprudence heureuse !
Sur un lit de mousse et de fleurs
Il tombe, et la Nymphe amoureuse
Sourit entre ses bras vainqueurs.

TABLEAU XI.

Le ciel est pur, mais sans lumière;
L'ombre enveloppe l'hémisphère.
Myrtis, égaré dans les bois,
Trouble en vain leur vaste silence;
L'écho seul répond à sa voix.
Du rendez-vous l'heure s'avance;
Adieu l'amoureuse espérance,
Adieu tous les baisers promis.
« Des nuits, malfaisante Déesse,
« Disait-il, je hais ta tristesse;
« Je hais tes voiles ennemis ».
Il parle encore, et l'Immortelle,
Comme Vénus riante et belle,
Se présente à ses yeux surpris.
Recouverts de crêpes humides,

Son char et ses coursiers rapides
De l'ébène offrent la couleur.
A l'entour voltigent les songes,
Les spectres et les vains mensonges,
Fils du sommeil et de l'erreur.
De son trône elle est descendue.
Le berger se trouble à sa vue,
Et la crainte saisit son cœur;
Mais la déesse avec douceur :
« Jeune imprudent, je te pardonne.
« Je ferai plus; oui, mon secours
« Est souvent utile aux amours.
« Que veux-tu? parle, je l'ordonne ».
Myrtis, que charme sa beauté,
Garde le silence, et l'admire.
L'Immortelle par un sourire
Enhardit sa timidité.
Elle a déposé sur la terre
Le pâle flambeau qui l'éclaire.
A ses cheveux bruns et tressés

Des pavots sont entrelacés ;
Une légère draperie ,
Noire et d'étoiles enrichie ,
Trahit l'albâtre de son corps ,
Et de l'amour les doux trésors.
Sur l'herbe s'assied la déesse ;
Le berger s'y place à son tour.
Il voit et baise avec ivresse
Des charmes inconnus au jour.
Un feu renaissant le dévore.
« Encore , disait-il , encore !
« Que nos plaisirs soient éternels »
Elle sourit , et de l'aurore
Le retard surprit les mortels.

TABLEAU XII.

Myrtis sur le fleuve rapide
Voit un esquif abandonné,
Qui, par le courant entraîné,
Vogue sans rames et sans guide.
Au milieu des flots le berger
S'élance, et dans l'esquif léger
Il trouve une fille jolie,
Sur un lit de joncs endormie.
Elle sourit dans son sommeil;
Et sa bouche alors demi-close
Montre l'ivoire sous la rose.
Un baiser produit son réveil;
Un baiser étouffe ses plaintes
Un baiser adoucit ses craintes;
Un autre cause un long soupir;

Un autre allume le desir ;
Un autre achève le plaisir ,
Et lentement la fait mourir.
Elle renaît soumise et tendre ,
Ne voile point ses charmes nus ,
Et sans peine consent à rendre
Tous les baisers qu'elle a reçus.
Soudain les flots sont plus tranquilles ;
Et le bateau légèrement
Glisse sur les vagues dociles
Qui le balancent mollement.

TABLEAU XIII.

Caché dans une grotte humide,
Où vient mourir le flot amer,
Myrtis, l'œil fixé sur la mer,
Epiait une Néréïde.
Tout-à-coup se montre Téthys,
Et sous sa conque blanchissante,
Que traînent ses dauphins chéris,
S'affaisse l'onde obéissante.
A l'entour nagent les Tritons;
Leur barbe est d'écume imbibée;
Des coquilles ornent leurs fronts;
Et de leur trompe recourbée
Au loin retentissent les sons.
Près du char, les Océanides
Et les charmantes Néréïdes,

Variant leurs jeux et leurs chants
Glissent sur les flots caressans.
Téthys vers la grotte s'avance,
Entre seule, voit le berger,
Rit de son trouble passager,
Et lui commande le silence.
La perle dans ses blonds cheveux
En guirlandes brille et serpente;
La perle rend plus précieux
L'azur de sa robe élégante.
Le sable reçoit son manteau,
Et lui présente un lit nouveau.
Aimez, jeunes Océanides;
Aimez, rapides Aquilons;
Et vous, charmantes Néréïdes,
Tombez dans les bras des Tritons.

TABLEAU XIV.

« Qu'ordonnez-vous, chaste déesse ?
« — Rien : Vesta, trompant tous les yeux,
« Pour toi seul a quitté les cieux.
« Je t'aime. — Vous ! — De ma sagesse
« Tu triomphes, heureux Myrtis !
« J'ai des attraits ; mais trop sévère,
« J'effrayais les Jeux et les Ris :
« Hélas ! j'aurais mieux fait de plaire ».
De ce triomphe inattendu
Myrtis jouit en espérance.
Vesta, sans voile et sans défense,
Oubliait sa longue vertu.
Au jeune berger qui l'embrasse,
Et qui l'embrasse vainement,
Elle se livre gauchement ;

Ses baisers même sont sans grace.
De son aigre sévérité,
Punition juste et cruelle !
Triste et honteuse, l'immortelle
Remporte au ciel sa chasteté.

TABLEAU XV.

Dans l'onde fraîche une bergère
Se baignait durant la chaleur.
Sur le rivage solitaire
Myrtis passe ; au cri de frayeur
Il répond avec un sourire :
« Ne craignez rien ; sous ces berceaux,
« Sage et discret, je me retire.
« Mais quand vous sortirez des eaux,
« Je vous habillerai moi-même.
« — Sois généreux, jeune Myrtis,

« Et n'emporte pas mes habits.
« Peut-être la Nymphe qui t'aime
« Saura. . . » Discours superflus !
Le berger ne l'entendait plus.
De l'onde elle sort, et tremblante
Elle arrive sous le bosquet.
Malgré sa prière touchante,
Myrtis poursuit son doux projet.
En plaçant la courte tunique,
Sur ce corps de rose et de lis,
Il touche une gorge élastique
Et d'autres charmes arrondis.
Sa main rattache la ceinture,
Trop haut d'abord, et puis trop bas :
La bergère en riant murmure,
Et cependant ne l'instruit pas.
A son humide chevelure
On rend le feston de bluets
Qui toujours forme sa parure.
Les brodequins viennent après :

Long-tems incertaine et craintive,
Elle rougit, enfin s'assied,
A Myrtis présente son pied,
Et sa rougeur devient plus vive.
Dans ce moment heureux, Phébus
Était au haut de sa carrière;
Le jour finit, et la bergère
Avait encore les pieds nus.

TABLEAU XVI.

Du midi s'élance l'orage.
Dans son frêle bateau Myrtis,
Jouet des vents et de Téthys,
Ne peut regagner le rivage.
« Appaise tes fougueux enfans,
« Belle Orithye, et sur la rive
« Pour toi je brûlerai l'encens ».

Au ciel monte sa voix plaintive.
Soudain un nuage léger
Sur les flots mugissans s'abaisse ;
Il s'entr'ouvre, et d'une déesse
Les bras enlèvent le berger.
Tremblant, il garde le silence ;
Un baiser dissipe sa peur.
Neptune jusqu'aux cieux s'élance ;
Les vents redoublent leur fureur ;
Myrtis caché dans le nuage
S'élève au milieu de l'orage,
Avec sécurité fend l'air,
Voit partir le rapide éclair
Que suit la foudre vengeresse,
Et sur le sein de sa maîtresse
Il brave Éole et Jupiter.

TABLEAU XVII.

« De Myrtis que la voix est tendre !
« Il approche, et n'a pu me voir ;
« Sous cet arbre il viendra s'asseoir ;
« Je veux me cacher et l'entendre ».
La jeune bergère, à ces mots,
Sur l'arbre monte avec adresse,
Et disparaît dans les rameaux.
Le berger sous leur voûte épaisse
Bientôt arrive, et les échos
Répètent ses accens nouveaux :
« Un oiseau venu de Cythère
« Se cache, dit-on, dans ce bois.
« Sa voix est touchante et légère,
« Et son bec embellit sa voix.
« Les chasseurs sont à sa poursuite.
« Mille fois heureux son vainqueur !

« Mais il craint la cage, et l'évite ;
« Et c'est lui qui prend l'oiseleur.
« Jeune oiseau, ton joli plumage
« Fait naître l'amoureux desir ;
« Et pour moi, dans l'épais feuillage,
« Tu seras l'oiseau du plaisir ».
Il dit, et sur l'arbre s'élance :
La bergère ne pouvait fuir,
Et le rire était sa défense :
Au vainqueur il faut obéir.
Quelques Nymphes de ce bocage
Du même arbre cherchent l'ombrage ;
Mais le bruit des baisers nouveaux
Se perd dans le confus ramage
Des fauvettes et des moineaux.

TABLEAU XVIII.

« Ma fidélité conjugale
« Trop long-tems regretta Tithon ;
« Trop long-tems j'ai pleuré Céphale,
« Egis et le jeune Orion.
« La douleur flétrirait mes charmes.
« Revenez, amoureux desirs !
« Les roses naissent de mes larmes ;
« Elles naîtront de mes plaisirs ».
A ces mots, la galante Aurore
De Myrtis, qui sommeille encore,
Hâte le paresseux réveil.
Elle a quitté son char vermeil.
Sur sa tête brille une étoile.
Un safran pur et précieux
Colora sa robe et son voile.

L'amour est peint dans ses beaux yeux.
L'humble lit du berger timide
La reçoit ; ô douces faveurs !
Sous elle le feuillage aride
Renaît, et la couvre de fleurs.

TABLEAU XIX.

L'AMOUR ne connaît point la crainte.
Du bois Myrtis franchit l'enceinte ;
Il s'y cache, et voit s'approcher
Celle qu'il ose ainsi chercher.
Ses traits sont purs ; la violette
S'entrelace à la bandelette
Qui couronne son front serein.
Sur sa longue robe de lin
Descend une courte tunique ;
Son regard est doux et pudique.

Myrtis paraît ; elle rougit ;
Il prévient sa fuite, et lui dit :
« De Minerve jeune prêtresse,
« Mes yeux te suivaient à l'autel.
« J'ai vu tes mains à la Déesse
« Offrir un encens solennel . . . .
« — Fuis. — Ne sois pas inexorable.
« — Fuis donc ! — Avec toi je fuirai.
« — Des fers attendent le coupable
« Qui profane ce bois sacré.
« — Ta bouche menace et soupire.
« — Imprudent ! je plains ton délire :
« Crains le trépas, retire-toi.
« — Non. — Minerve, protége-moi ».
Mot fatal ! Son ame alarmée
Le retracte, mais vainement ;
Entre les bras de son amant
Elle est en myrte transformée.
Il recule, saisi d'horreur ;
Il doute encor de son malheur ;

D'une voix éteinte il appelle
La jeune vierge ; avec frayeur
Il touche l'écorce nouvelle ;
Ses pleurs coulent, et sa douleur
Maudit la Déesse inflexible.
Dans le bois il entend du bruit ;
Il embrasse l'arbre insensible
S'éloigne, revient, et s'enfuit.

TABLEAU XX.

De la jeune et belle prêtresse
L'image poursuivait Myrtis.
Il fuit les autels de Cypris,
Il fuit la brillante jeunesse,
Et chaque jour aigrit son mal.
Un soir enfin, du bois fatal
Il franchit de nouveau l'enceinte.
Il baise les rameaux chéris ;

Au ciel il adresse sa plainte :
Le ciel paraît sourd à ses cris.
Eole entasse les nuages ;
De leurs flancs sortent les orages ;
Les éclairs suivent les éclairs ;
La foudre sillonne les airs.
Le berger brave la tempête ,
Et les feux roulans sur sa tête.
Le myrte arrosé de ses pleurs
Par un faible et naissant murmure
Semble répondre à ses douleurs.
Prodige heureux ! L'écorce dure
Se soulève , et prend sous sa main
L'albâtre et les contours du sein.
Une bouche naît sous la sienne ,
Et soudain une fraîche haleine
Se mêle à ses soupirs brûlans.
Les rameaux qu'en ses bras il presse ,
Transformés en bras ronds et blancs ,
Lui rendent sa douce caresse.

Plus de combats, plus de refus ;
Et de Minerve la Prêtresse
Est déjà celle de Vénus.

TABLEAU XXI.

Des Dieux la prompte messagère
Part, vole, se montre à Myrtis,
Et dit : « La Reine de Cythère
« Parut la plus belle à Pâris ;
« L'heureuse pomme fut pour elle ;
« Mais entre Junon et Pallas
« Toujours subsiste la querelle,
« Et c'est toi qui les jugeras »
En parlant ainsi, la Déesse
Est debout sur son arc brillant.
Myrtis contemple sa jeunesse
Ses yeux d'azur, son front riant

L'or de sa baguette divine,
Les perles de ses bracelets,
Et l'écharpe flottante et fine
Qui voile à demi ses attraits.
« Pourquoi gardes-tu le silence ?
« Reprend-elle ; répons, Myrtys :
« Le refus serait une offense.
« — Disputez-vous aussi le prix ?
« — Je le pourrais ; j'ai quelques charmes.
« — Voyons. — Promets-tu le secret ?
« — Oui. — Je crains... — Soyez sans alarmes.
« — Eh bien, juge ; mais sois discret.
« — Ce voile à vos pieds doit descendre.
« Ce n'est pas tout ; la volupté
« Embellit encor la beauté ;
« Et le prix est pour la plus tendre ».
L'Immortelle baisse les yeux,
Repousse la main qui la touche,
Aux baisers dérobe sa bouche,
Et tombe sur l'arc radieux.

TABLEAU XXII.

Assise sur un faisceau d'armes
Recouvert d'un léger tapis,
Aux regards de l'heureux Myrtis
Pallas abandonne ses charmes.
Le berger hésite, et pourtant
Écarte d'une main timide
Son casque à panache flottant,
Sa lance d'or et son égide.
La cuirasse tombe à son tour,
Et même la blanche tunique.
De Pallas la beauté pudique
Vainement éveille l'Amour;
Jamais il n'obtient de retour.
Le berger étonné l'admire,
Mais affecte un calme trompeur.

La déesse voit sa froideur,
Prend sa main, doucement l'attire,
Le reçoit dans ses bras, soupire,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret ».

TABLEAU XXIII.

Viens, jeune et charmante Théone.
— Non; Junon peut-être t'attend :
Jamais son orgueil ne pardonne.
— Qu'importe? — Fuis. — Un seul instant!
— Demain je tiendrai mes promesses.
— Je brûle des feux du desir;
Viens; la beauté fait les déesses.
— Et qui fait les dieux? — Le plaisir.

TABLEAU XXIV.

Myrtis devant Junon s'incline.
Un diadême radieux,
De pourpre un manteau précieux,
Un sceptre dans sa main divine,
Annoncent la reine des cieux.
Au juge que sa voix rassure
Elle abandonne sa ceinture
Et ses superbes vêtemens :
Sans voiles et sans ornemens,
La nudité fait sa parure.
Alors sur des coussins épais
Que l'or et la perle enrichissent,
Et qui légèrement fléchissent,
Le berger place ses attraits.
Ses regards troublent la déesse.

Elle soupçonne de Pallas
La ruse et la douce faiblesse ;
A Myrtis elle ouvre ses bras ,
Sourit de sa vive caresse ,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret ».

TABLEAU XXV.

Du haut des airs qu'elle colore
La jeune Iris descend encore.
Myrtis la reçoit dans ses bras.
Elle se livre à ses caresses ,
Et pourtant elle dit tout bas :
« Si je tarde , les deux déesses
« Pourront croire. . . séparons-nous ».
Suivent des baisers longs et doux.
« Je ne puis prononcer entre elles ,

Dit enfin le berger. — Pourquoi ?
— Egalement elles sont belles ;
Et la plus aimable, c'est toi ».

TABLEAU XXVI.

Rêveuse et doucement émue,
Elle arrive dans le bosquet
Où de Vénus est la statue,
A ses pieds dépose un bouquet,
Et dit : « O Cypris ! je t'implore ;
« Protège-moi contre ton fils.
« Pour lui je suis trop jeune encore.
« Je ne veux point aimer Myrtis ».
Quelques jours après, sa jeunesse
De l'amour craint moins les douceurs.
D'un feston de myrte et de fleurs
Elle couronne la déesse,

Disant : « Vois mon trouble secret ;
« J'aime, apprends-moi comment on plaît ».
Elle revient, et le sourire
Ouvre sa bouche qui soupire :
« Il m'aime, ô propice Vénus !
« Seule à ses regards je suis belle ;
« Mais je veux par quelques refus
« Irriter sa flamme nouvelle ».
Une guirlande sous sa main
Se déploye; et de la statue,
Que le cizeau fit belle et nue,
Elle couvrait... Myrtis soudain
Du feuillage sort, et s'écrie :
« Ne couvre rien, ma jeune amie ;
« Crains Vénus ». Sans force et sans voix,
Elle rougit, chancelle, glisse ;
Et la guirlande protectrice
Reste inutile entre ses doigts.

TABLEAU XXVII.

Le sombre Pluton sur la terre
Etait monté ſurtivement.
De quelque nymphe solitaire
Il méditait l'enlèvement.
De loin le suivait son épouse :
Son indifférence est jalouse.
Sa main encor cueillait la fleur
Qui jadis causa son malheur :
Il renaissait dans sa pensée.
Myrtis passe ; il voit ses attraits,
Et la couronne de cyprès
A ces cheveux entrelacée.
Il se prosterne ; d'une main
Elle fait un signe, et soudain
Remonte sur son char d'ébène.

Près d'elle est assis le berger.
Les coursiers noirs d'un saut léger
Ont déjà traversé la plaine.
Ils volent ; des sentiers déserts
Les conduisent dans les enfers.
Du Styx ils franchissent les ondes :
Caron murmurait vainement ;
Et Cerbère sans aboîment
Ouvrait ses trois gueules profondes,
Le berger ne voit point Minos ,
Du destin l'urne redoutable ,
D'Alecton le fouet implacable ,
Ni l'affreux ciseau d'Atropos.
Avec prudence Proserpine
Le conduit dans un lieu secret ,
Où Pluton , admis à regret ,
Partage sa couche divine.
Myrtis baise ses blanches mains ,
La presse d'une voix émue ,
Et la déesse demi-nue

Se penche sur de noirs coussins.
Elle craint un époux barbare :
Le berger quitte le tartare.
Par de longs sentiers ténébreux
Il remonte, et sa main profane
Ouvre la porte diaphane
D'où sortent les Songes heureux.

TABLEAU XXVIII.

Morphée a touché sa paupière ;
Elle dort sous l'ombrage frais.
Des Zéphyrs l'aile familière
Dévoile ses charmes secrets.
Myrtis vient, ô douce surprise !
« Hier, au temple de Vénus,
« Dit-il, j'ai fléchi ses refus :
« Dérobons la faveur promise...

« Non, je respecte son sommeil ;
« J'aurai le baiser du réveil ».
Il voit un bouquet auprès d'elle ;
Des roses il prend la plus belle ;
Avec adresse, avec lenteur,
Sa main la place sur l'ébène,
Et sa bouche baise la fleur.
Il s'éloigne alors, non sans peine,
Et se cache dans un buisson,
D'où sort un léger papillon.
L'insecte léger voit la rose,
Un moment sur elle se pose,
Puis s'envole, et fuit sans retour.
Myrtis dit tout bas : c'est l'Amour.

TABLEAU XXIX.

« Arrêtez, charmante déesse !
« Votre main, au banquet des cieux,
« Verse le nectar, et des dieux
« Vous éternisez la jeunesse.
« — Il est vrai ; dans ma coupe d'or
« Tes lèvres trouveront encor
« De ce breuvage quelque reste :
« Bois donc. — J'ai bu. Quelle chaleur
« Pénètre mes sens et mon cœur !
« Restez, ô déesse ! — Je reste ».
Il est heureux ; et ses desirs
Demandent de nouveaux plaisirs.
En riant, la jeune Immortelle
S'échappe, fuit et disparaît.
Le berger en vain la rappelle.

Seul il marche, de la forêt
Il suit les routes ténébreuses,
Et là dans ses bras tour-à-tour
Tombent les maîtresses nombreuses
Qu'un moment lui donna l'amour.
Un moment, bergères, princesses,
Nymphes, bacchantes et déesses,
Reçoivent ses baisers nouveaux,
Puis s'échappent: point de repos;
Du nectar la douce puissance
Soutient sa rapide inconstance.
Ses vœux n'appelaient point Vesta,
Et dans son temple elle resta.
Las enfin, sous le frais ombrage
Il s'assied, et sa faible voix
Implore une seconde fois
L'échansonne au divin breuvage.
Elle vient; à Myrtis encor
Sa main offre la coupe d'or,
Et déjà les desirs renaissent.

De son bienfait Hébé jouit ;
Sous ses attraits les fleurs s'affaissent ;
Plus belle ensuite elle s'enfuit.
Le berger, dont la douce plainte
La poursuit jusques dans les cieux,
Sur le gazon voluptueux
De ses charmes baise l'empreinte,
Et le sommeil ferme ses yeux.

TABLEAU XXX et dernier.

Il dort ; un baiser le réveille.
O surprise ! ô douce merveille !
D'amours légers environné ,
Un char par des cygnes traîné
Dans l'air l'emporte avec vîtesse.
La crainte agite ses esprits ;
Mais la belle et tendre déesse
Le rassure par un souris.
Sur des coussins de pourpre fine ,
Près de sa maîtresse divine
Il s'assied , d'amour éperdu.
Aussitôt un voile étendu
Forme pour eux un dais utile.
Myrtis , de surprise immobile ,
Dans Vénus revoit les appas

Des déesses et des mortelles
Que ses yeux trouvèrent si belles,
Et qui tombèrent dans ses bras.
Elle répond à son silence :
« Je t'aimai long-tems en secret.
« Tout est facile à ma puissance ;
« Et Vénus de ton inconstance
« Fut toujours la cause et l'objet ».
A ces mots au berger timide
Ses bras d'albâtre sont tendus ;
Par degrés à sa bouche avide
Elle livre ses charmes nus,
Sous les baisers devient plus belle,
Enfin permet tout à Myrtis,
Et lui dit : « Sois aussi fidèle
« Et moins malheureux qu'Adonis ».
Consumé d'amour et d'ivresse,
Sur les lèvres de sa maîtresse
Myrtis boit le nectar divin ;
Il meurt et renaît sur son sein ;

Et cependant le char rapide,
Glissant avec légéreté
Dans l'air doucement agité,
Descend vers les bosquets de Gnide.

FIN DES DÉGUISEMENS DE VÉNUS.

LES GALANTERIES
DE LA BIBLE,
SERMON EN VERS.

LES GALANTERIES

DE LA BIBLE.

Approchez, chrétiennes jolies.
De la Genèse les versets
Valent bien d'un roman anglais
L'horreur et les tristes folies.
Surmontez d'injustes dégoûts,
Lisez; de la Bible pour vous
Je traduis les galanteries.

Adam et Eve.

Nous savons trop à nos dépens
Comment le premier des serpens
Des femmes tenta la première,
Et comment notre premier père
Acheva le fruit défendu
Que son épouse avait mordu.
Il leur en coûta l'innocence,

A nous aussi. Brûlans d'amour,
Sous des berceaux fermés au jour,
Du ciel ils bravent la défense,
Et de leur première ignorance,
Ils semblent craindre le retour.
Hélas ! il était impossible.
Mais enfin au feu des transports
Succède l'ivresse paisible ;
Un bruit se fait entendre alors ;
O ciel ! c'est Jéhovah lui-même.
Leur trouble, leur crainte est extrême.
Pour échapper à l'œil divin,
Les voilà qui prennent la fuite,
Et qui se cachent au plus vîte
Dans l'épaisseur du bois voisin.
Bientôt le Seigneur les appelle,
Et d'un ton ironique et doux :
« Couple obéissant et fidèle,
Adam, Eve, où donc êtes-vous » ?
Point de réponse. « J'irai prendre,

Et je saurai punir après
Les insolens qui sont tout près
Et qui ne veulent pas m'entendre »
A ce nouveau commandement,
Il fallut quitter le bocage.
D'un figuier prenant le feuillage,
Ils s'en forment un vêtement.
Dans ce bizarre accoutrement,
Ils s'avancent, mais lentement,
Les yeux baissés, la tête basse,
Joignant les mains, demandant grace;
Confus, tremblans et consternés,
Tous deux de mensonge incapables,
Tels enfin que de vrais coupables
Déjà jugés et condamnés.
Adam précédait son amie :
Eve craintive et parlant peu
N'aurait pu répondre à son dieu.
Le péché l'avait embellie.
Son procès d'avance est instruit :

D'amour encore elle soupire,
Et sur son visage on peut lire
Ce qu'elle a fait pendant la nuit.
En femme sage et bien apprise,
Par dessus la verte chemise
Qui ne dérobe qu'à demi
De son corps l'albâtre arrondi,
Aux yeux du juge redoutable,
Elle étend la main prudemment
Sur ce qu'elle a de plus coupable,
Sur ce qu'elle a de plus charmant.
Dieu sourit, et dit en lui-même :
« Il est bien tems » ! Mais aussitôt
Reprenant d'un maître suprême
Le front sévère, il dit tout haut :
« D'où venez-vous ?

ADAM.

De ce bocage.

JÉHOVAH.

Pourquoi ces robes de feuillage ?

A quoi bon s'accoutrer ainsi ?

ADAM.

J'étais nu, ma compagne aussi ;
A vos yeux nous n'osions paraître
Dans un état si peu décent.

JÉHOVAH.

Hier vous n'en saviez pas tant.
Quel hazard vous a fait connaître
Et la décence et la pudeur ?

ADAM.

Seigneur. . .

JÉHOVAH.

Eh bien ?

ADAM.

Eve est si belle !
La pomme est si douce avec elle !

JÉHOVAH.

Il faudra payer sa douceur.
Homme ingrat, et vous sa complice,
Vous, dont l'équivoque rougeur

Et dont le petit air boudeur
Semblent m'accuser d'injustice,
Sortez de ces heureux jardins,
Sortez sans détourner la tête,
Sortez donc ; ce séjour honnête
N'est pas fait pour des libertins ».

A cette verte réprimande
Il ajouta ce mot dernier :
« A propos, je vous recommande
De croître et de multiplier ».

Sexe charmant, à votre empire
Insensé qui s'opposera.
Eve elle-même vous légua
Le don de plaire et de séduire.
Aux lèvres de son jeune époux,
Lorsqu'en riant sa bouche humide
Offrit dans un baiser timide
Le fruit qu'elle rendait si doux,
Malgré la menace cruelle
D'un maître qui savait punir,

Il voulut se perdre avec elle,
Avec elle il voulut mourir.
Maudit par son juge sevère,
Sans secours errant sur la terre,
Il disait avec un souris :
« Eve, tu m'aimes, je t'adore,
Et le baiser nous reste encore ;
Crois-moi, voilà le paradis ».

O du ciel profonde sagesse ? *Les Géans.*
A la honte de notre espèce,
Le premier né du genre-humain
Fut un brigand, un assassin.
Caïn teint du sang de son frère,
Maudit de dieu, n'y pensant guère,
Au loin habita d'autres champs.
Il les peupla ; car les méchans,
Race prolifique et féconde,
Savent peupler ce triste monde
Bien mieux que les honnêtes gens.
Soit caprice de la nature,

Soit faveur d'un climat heureux,
Ses enfans d'énorme stature
En firent de plus vigoureux.
La terre, de fruits appauvrie,
Légèrement les nourrissait.
Force et paresse, comme on sait,
Vont très-souvent de compagnie :
Mangeant beaucoup, travaillant peu,
Ces messieurs pourtant voulaient vivre,
Et devinrent, dit le gros livre,
De fameux chasseurs devant dieu.
Ils s'emparèrent des montagnes,
Des cavernes et des forêts,
Et leurs pieds n'écrâsaient jamais
Le gazon des vertes campagnes.
D'Abel les enfans plus mignons
Subsistaient d'une autre manière :
Ils habitèrent des vallons
Arrosés par une onde claire ;
Leur adresse éleva des toits ;

Leurs troupeaux couvrirent les plaines :
Libres dans leurs riches domaines,
Ils étaient tous bergers et rois.
Enfin après longues années,
Un géant qui chassait un daim
Devant lui trouve le Jourdain,
L'enjambe, et voilà mon vilain
Dans ces campagnes fortunées.
On peut juger s'il fut surpris !
De ses deux gros yeux ébahis
Parcourant avec complaisance
Ces champs engraissés d'abondance
Et peuplés de blanches brebis,
Vers les cabanes il s'avance.
A son aspect inattendu,
Grande frayeur. Avez-vous vu
Des moineaux la troupe légère
Descendre et s'emparer d'une aire
Où le bled vient d'être battu ?
Au moment où leur bec avide

Travaille au pillage commun,
Arrive un fermier importun ;
Plus de moineaux, la place est vide.
Voilà l'image de la peur
Que dut faire au peuple pasteur
Du géant l'approche subite.
Hommes et femmes tout dabord,
Jetant un cri, prennent la fuite ;
Les enfans qui couraient moins vîte,
Tendant les bras, criaient plus fort.
A quelque distance on s'arrête ;
Puis on tourne à demi la tête
Vers le géant qui tout là bas
Demeurait planté sur ses jambes,
Surpris et riant aux éclats
De voir comme ces nains ingambes
Précipitaient leurs petits pas.
« Quel homme ! — Dis plutôt quel diable !
— Comme nous pourtant il est fait ;
Un nez, une bouche... — En effet,

A l'homme en tout il est semblable.
— Voyez-vous cette large main
Qui par des signes nous rappelle ?
Approchons. — Sous un air humain
S'il cachait une ame cruelle ?
— Il nous eût assaillis soudain.
Mais il reste là comme un terme.
Que peut-il entreprendre enfin ,
Seul contre cent ? Avançons, ferme » !
Tout se passa tranquillement.
Un géant a l'humeur paisible
Et des petits communément
La faiblesse est plus irascible.
De tous côtés on l'entourait,
Sa haute taille on admirait,
Ses longues mains on mesurait,
Et ses bras et ses mains encore.
De loin les femmes ragardaient.
Que pensaient-elles ? Je l'ignore ;
Mais tout bas elles chuchotaient.

La nuit arriva ; le sauvage
Soupa d'un mouton bien dodu,
Et se coucha sur le feuillage
Qu'on avait exprès étendu.
Voilà les femmes réunies ;
Ecoutons leur vif entretien.
« Savez-vous, mes bonnes amies,
Que ce géant est bien ? — Très-bien.
— A l'excès je suis curieuse ;
Oui, je voudrais... — Et nous aussi ;
Mais l'entreprise est périlleuse.
— Pourquoi s'effaroucher ainsi ?
Un pressentiment me rassure.
Venons au fait ; quelqu'une ici
Peut-elle tenter l'aventure » ?
Point de réponse. Avec raison
Les unes gardaient le silence ;
D'autres craignaient ; d'autres, dit-on,
Ne se taisaient que par décence.
La plus brave se lève enfin,

Et part, en disant : à demain.
A la voix du chien qui le presse
Et qui talonne sa paresse,
Qu'un mouton franchisse un fossé ;
Par l'exemple aussitôt poussé
Tout le troupeau se précipite ;
C'est à qui sautera plus vîte.
L'étranger était chaque soir
Visité par quelque sauteuse.
Longtems sa complaisance heureuse
Remplit et passa leur espoir :
Mais le plus complaisant des hommes,
Et des géans, s'arrête enfin ;
Tel est notre commun destin ;
Chétive espèce que nous sommes !
« N'avez-vous point de compagnons ?
Lui demandèrent les traîneuses.
— Mes pareils, robustes et bons,
Forment des peuplades nombreuses.
— Et des amis, en avez-vous ?

— J'en ai quelques-uns. — Parmi nous
Croyez-vous qu'ils voulussent vivre ?
— J'en suis sûr. — Eh bien, retournez ;
Et s'ils consentent à vous suivre,
Bien vîte avec eux revenez ».

Il part : après un mois d'absence,
Il revient avec cent amis,
Jeunes, discrets, et bien munis
De ce qu'on nomme complaisance.
Aux géantes ils n'avaient pas
Confié ces galans mystères ;
Mais ces femmes aventurières
De loin suivirent tous leurs pas.
Voilà, répétaient les bergères,
Du superflu. C'est du nouveau,
Dirent les bergers moins sévères.
Les géantes firent l'écho.

La Genèse est œuvre divine,
Mais obscure : des gens profonds
De ces antiques Patagons

Dans le ciel cherchent l'origine.
La Bible dit : « Les fils de dieu,
Des hommes voyant que les filles
Étaient faciles et gentilles,
Les pourchassaient, et ce doux jeu
Des géans créa les familles ».
Mais ces fils de dieu, qui sont-ils?
Messieurs les docteurs, peu m'importe;
Sans examen je m'en rapporte
A vos commentaires subtils.
Ainsi quand une pastourelle *Les Anges.*
Veillait seule sur les troupeaux,
Un ange descendait près d'elle,
Et l'amusait par ses propos;
Je dis *propos*, par indulgence
Pour la primitive innocence.
Lorsque d'un torrent le fracas
Arrête une femme craintive,
Un ange la prend dans ses bras,
Et la couche sur l'autre rive.

Desire-t-elle un fruit nouveau ?
Un ange officieux et leste
Du pommier courbe le rameau :
Aux femmes la pomme est funeste.
Le galant et beau Gabriel,
Feignant toujours quelque message,
Allait de village en village
Parler d'amour au nom du ciel.
Voyez sa complaisance extrême :
Il annonce avec un souris
A l'épouse, à la vierge, un fils
Qu'obligeamment il fait lui-même.
Satan apprend dans les enfers *Les Diables.*
Des anges les exploits divers.
Soudain de son trône il se lève :
« Sur les filles de la belle Eve,
Dit-il, nous avons seuls des droits.
Sans ma pomme que sauraient-elles ?
Passons leur des goûts infidèles ;
Mais au moins partageons leur choix ».

Ils viennent: ces rivaux étranges
Quelquefois supplantaient les anges.
Toi donc, qui veux fixer l'amour,
Sois ange et démon tour-à-tour.
Les démons ne préludent guères;
Ils sont brusques et téméraires;
Point de soupirs, point de langueur,
De soins, ni d'intrigue suivie;
Ils vont au fait, et pleins d'ardeur,
Le fait toujours les justifie.
Au rendez-vous si quelque amant
Faisait attendre sa maitresse,
Un diable arrivait lestement,
Et saisissait l'heureux moment
Offert en vain à la paresse.
Un mari, comme il n'en est pas,
Ose-t-il sous la clef jalouse
Enfermer la timide épouse
Dont il néglige les appas?
Satan punira cet outrage.

Porté sur les vents et l'orage,
Il vient au milieu des éclairs;
Du sein des nuages ouverts
Avec la foudre étincelante
Il tombe, brise les verroux,
Rassure l'épouse tremblante,
Et répète : Avis aux jaloux.
Voici bien pis : dans une fête,
Quand le sacrifice s'apprête,
Et lorsqu'un encens solennel
Parfume le champêtre autel,
Les démons paraissent en armes,
Et poussent le cri des combats.
Un sexe fuit; malgré ses larmes,
Du plus faible on retient les pas.
Sa faiblesse fait sa puissance :
Une autre fête alors commence,
Fête d'amour et de plaisir,
Qui jamais ne devrait finir.
Dans l'ombre de la nuit les diables

Se réunissaient quelquefois,
Et sans remords leurs mains coupables
D'un village embrâsaient les toits.
Ces brigands du milieu des flammes
Sauvaient les filles et les femmes,
Et les consolaient jusqu'au jour.
Quel étrange et terrible amour !
Ainsi que des démons femelles,
Il est des anges féminins,
Et par dépit ces immortelles
Recevaient des baisers humains.
La nuit dans un bois solitaire
Surprend-elle un jeune chasseur ?
Au ciel sa naissante frayeur
Adresse une vive prière ;
Lucidine aussitôt paraît ;
Douce surprise ! moins timide,
Jusqu'à l'aube dans la forêt
Il retient son aimable guide.
L'adolescent dans son sommeil

Voit-il une amante divine ?
Ses yeux s'ouvrent ; c'est Susurrine
Qui hâte et charme son réveil.
Plein de sa fidèle tendresse,
A l'ombre des bosquets déserts
Un amant chante , et dans ses vers
Compare aux anges sa maîtresse :
Pudorine passe ; il poursuit
Sa beauté , ses graces nouvelles ;
Sourde et légère elle s'enfuit ;
Mais du desir il a les ailes ;
Suivent les amoureux combats ;
En rougissant , sur ses appas
Elle étend sa main protectrice ;
Le sort injuste la trahit ;
Elle fait un faux pas et glisse :
C'est par là toujours qu'on finit.

Du ciel les jeunes habitantes
Choisissent pour leurs rendez-vous
Des bosquets le jour faible et doux ,

Un tapis de fleurs odorantes ;
Elles ménagent le bonheur,
Aiment les tendres confidences,
Les soupirs échappés du cœur,
La flûte et les longues romances.
De l'enfer les fières beautés
Demandent d'autres voluptés.
Il leur faut des rochers arides,
Le sable brûlant des déserts,
De vieux troncs de mousse couverts,
Et le bruit des torrens rapides :
Elles préfèrent aux soupirs
L'aigre cri des oiseaux sauvages ;
Rien n'intimide leurs desirs ;
En vain grondent les noirs orages ;
La foudre éclaire leurs plaisirs.

Les faveurs de ces Immortelles
N'avaient aucun danger pour elles ;
Mais des anges les doux transports,
Ceux des diables moins doux, plus forts,

De nos vierges firent des mères :
Les géans naquirent alors,
Et prirent les goûts de leurs pères.
La force n'entend pas raison ;
Plus de lois. Dans certain village
Dont l'histoire oublia le nom,
S'établit un coupable usage.
De ses voiles officieux
Lorsque la nuit couvre les cieux,
Toutes les femmes, je dis toutes,
Dans les détours d'un bois épais
S'enfoncent, et peuplent ses routes.
Les hommes arrivent après.
Le silence est sur chaque bouche.
Au hasard la main cherche et touche.
A-t-elle choisi ? Les refus
Comme un crime sont défendus.
Après ce melange bizarre,
Sans se connaitre, on se sépare,
Et l'on trouve un heureux sommeil.

Au premier rayon du soleil,
Tout changeait; l'ordre et la décence,
Le sage hymen, le tendre amour,
Les soins, l'éternelle constance,
Etaient réservés pour le jour.

Trop souvent le mal a des ailes,
Tandis que le bien est boiteux.
Ces gens étaient peu scrupuleux;
D'autres s'amusèrent comme eux;
D'autres surpassaient leurs modèles.
Bientôt l'abomination,
Que suit la désolation,
S'étendit et couvrit la terre;
Et dieu dans sa juste colère
S'écria: « Fougueux ouragans,
Chargez-vous de grêle et de pluie;
Soufflez sur cette terre impie,
Et noyez tous ses habitans.
J'eus tort de créer cette espèce
Avide du fruit défendu;

Je m'en repens, je le confesse ;
Et pourtant j'avais tout prévu ».

Noé, ses enfans et son arche,
Furent le précieux noyau
D'où sortit un monde nouveau.
De l'ancien il prit la marche.
L'homme toujours se dépravant,
Au risque d'un second déluge,
Fut à la barbe de son juge
Plus libertin qu'auparavant.

Le seul Abraham, loin des villes *Abraham et Sara.*
Où naissaient les arts corrupteurs,
Heureux dans ses vallons fertiles,
Du vice préserva ses mœurs.
Il en reçut la récompense.
De la famine menacé,
A regret il se vit forcé
De chercher Memphis : l'innocence
Y courait des risques, dit-on ;
Les maris tremblaient à ce nom.

« Sara, vous êtes jeune et belle,
Dit Abraham ; je crains pour vous.
Ces gens traitent de bagatelle
Ce qui désole un pauvre époux.
Toujours le bien d'autrui les tente.
A leurs yeux passez pour ma sœur,
Non pour ma femme ; cette erreur
Préviendra ce qui m'épouvante ».

Le bonhomme se trompait fort.
Des courtisans remplis de zèle
A leur maître firent d'abord
De Sara le portrait fidèle.
« Du frère que l'on prenne soin,
Dit-il ; bon lit et bonne chère.
Pour la sœur il n'est pas besoin
D'un lit nouveau ; c'est mon affaire ».

A la nuit close, près du roi
La belle se laissa conduire,
En disant : « que veut-il de moi ?
Si tard ! à peine je respire ».

Aux prières elle eut recours;
Par un baiser on la fit taire.
Un roi, quoi qu'il fasse, est toujours
L'image de dieu sur la terre·
Et puis Abraham l'a voulu,
Et sans doute il a tout prévu;
Mieux qu'elle il sait ce qu'on doit faire.
C'est ainsi qu'elle raisonnait;
Et sa docilité crédule
Prenait et rendait sans scrupule
Tout le plaisir qu'on lui donnait.

Mais voilà qu'un affreux tapage
Rompt le silence de la nuit:
Tous les vents soufflent avec rage;
Sur les toits la grêle à grand bruit
Tombe et rebondit; du nuage
Mille éclairs fendent l'épaisseur;
On voit l'Ange exterminateur,
Terrible, debout sur l'orage,
Lever son glaive destructeur.

Ses regards commandaient la crainte,
Et sur son front était empreinte
La menace du dieu vengeur.
Il parle, et la frayeur augmente:
« Voici ce que dit l'Eternel:
J'aime Abraham; sa voix touchante
A percé la voute du ciel.
Monarque injuste, écoute et tremble.
Rends cette femme à son époux,
Et qu'un même lit les rassemble;
Rends-la; je suis le dieu jaloux».
« J'ignorais qu'elle fût sa femme,
Dit le prince un peu sèchement:
S'il se plaint, c'est injustement.
A cette épouse qu'il réclame.
Pourquoi donner le nom de sœur?
Ce nom, que j'ai cru véritable,
Causa son prétendu malheur.
De sa feinte suis-je coupable?
Je lui rends la jeune Sara;

Je la rends innocente et pure ;
Le tems m'a manqué, je vous jure ;
Elle-même vous le dira ».

La belle trouva plus honnête
D'éviter l'explication,
Et de baisser un peu la tête,
En signe d'approbation :
Et quand sa main alla reprendre
Celle de son mari boudeur,
Elle tourna sur le menteur
Un œil reconnaissant et tendre.

Ils partirent le lendemain.
D'abord on garda le silence ;
Puis quelques mots sans conséquence
Sur le beau tems, sur le chemin ;
Par degrés ce fâcheux nuage
S'éclaircit ; au déclin du jour,
On sourit, on parla d'amour ;
Et depuis on fit bon ménage.
Un fils manquait à leur bonheur.

Du ciel ils avaient la promesse.
Pour l'accomplir, avec ardeur
Ils travaillaient ; et leur jeunesse
S'écoulait dans ce vain labeur.
Enfin l'épouse débonnaire
S'avisa d'un nouveau moyen,
Très-simple, et qui réussit bien.
« Dieu t'a promis le nom de père,
Dit-elle à son mari. — Cent fois.
— Mais il n'a pas borné ton choix;
Il n'a point désigné la mère.
— Non. — Je le vois avec chagrin,
Le seigneur a fermé mon sein,
Conclusit me: prends cette fille
Qui d'Egypte nous a suivis :
Elle est jeune, fraîche et gentille.
Agar te donnera des fils.
— Soit, essayons : mais de ma couche
Crois-tu qu'elle veuille approcher ?
Elle est sage, un rien l'effarouche.

— Moi-même je vais la chercher ».
Elle sort, instruit sa rivale,
Combat ses timides refus,
Et sur la couche nuptiale
Elle place ses charmes nus.
Leçon touchante pour les femmes !
L'hymen serait un paradis,
Si vous aviez souvent, mesdames,
Ces petits soins pour vos maris.

Ce sacrifice un peu pénible,
Mais assez fréquent dans la bible,
Ne fut point perdu devant dieu.
Il s'en souvint en tems et lieu.
Sara vieillit, sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois.
Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbaient sa tête; que prétendre
A cet âge, avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre ?

Or un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes,
Invisible pour les profanes,
Dieu leur apparaît brusquement.
Ils se prosternent et l'adorent.
« Béni soit mon maître et seigneur
Qui visite son serviteur,
Dit Abraham ; nos vœux implorent
Une autre grâce : qu'en ce lieu
Il daigne s'arrêter un peu ;
Qu'assis sous ce toit de verdure,
Il permette à nos faibles mains
De verser sur ses pieds divins
Une eau rafraîchissante et pure ».
Jéhovah, comme vous savez,
Aux gens simples se communique ;
Il s'assit sous un arbre antique ;
Et quand ses pieds furent lavés,
On servit le festin rustique,
Un pain blanc, du beurre et de l'eau,

Du lait qu'à l'instant même on tire,
Et pour dessert un jeune veau
Que sur des charbons on fit cuire.
Dieu dîna de bon appétit
Par complaisance, et puis il dit :
« Ce fils trop annoncé peut-être,
Ce fils qui sera juste et bon,
Ce cher fils, eh bien, il va naître.
D'Isaac qu'il porte le nom ».
A ces paroles, dans son ame
Le bonhomme rit et douta ;
Mais de son indiscrète femme
Le rire avec force éclata.
Dieu lui dit : « Apprends, téméraire,
Créature vaine et sans foi,
Que la raison doit devant moi
S'humilier, croire, et se taire.
— Seigneur, que votre voix sévère
Daigne s'adoucir ; un enfant
Fait par nous ! le moyen d'y croire ?

J'ai perdu jusqu'à la mémoire.
— Je me nomme le tout-puissant.
— Nous sommes si vieux! — Bagatelle.
— Une indigestion vient elle
A femme qui ne dîne pas ?
— Non ; mais aussi tu dîneras.
— Je le vois, avec sa servante
Le seigneur s'amuse et plaisante.
— Adieu, dès demain tu croiras ».

Qu'avec raison l'on vous regrette,
Jours d'innocence, jours heureux !
Moins sédentaire dans les cieux,
Dieu visitait notre planète,
Et tout en allait beaucoup mieux.
Les anges parcouraient la terre,
Chargés de messages divins ;
Et leur présence toujours chère
Servait de spectacle aux humains.
Grace à leurs charmantes figures,
Chez des gens sans mœurs et sans lois

Il leur arrivait quelquefois
D'assezfâcheuses aventures.
Sodome paya cher l'affront
Que sa brutale impertinence
Imprima sur leur chaste front.
Le châtiment suivit l'offense.

Lot et ses Filles.

Le ciel avait vengé l'amour,
Sodome était réduite en poudre,
Et les derniers traits de la foudre
Tombaient sur cet affreux séjour.
Lot débarrassé de sa femme
Fuyait gaîment ces tristes lieux,
Bénissant le ciel en son ame,
Et disant : tout est pour le mieux.
Ses filles, respirant à peine,
Près de lui viennent se ranger :
Leur frayeur survit au danger ;
Et vers la montagne prochaine
Tous trois courent d'un pied léger.
Un antre devient leur asile ;

Mais ce séjour n'a rien d'affreux.
Le rocher lentement distille
Une eau qui tombe exprès pour eux :
Cette eau qui descend goutte à goutte,
Et semble se perdre en vapeurs,
S'unit, coule, et marque sa route
Par un léger ruban de fleurs.
Planté par la sage nature,
Un large buisson de rosiers
Pouvait aux animaux guerriers
De l'antre cacher l'ouverture.
Des pampres chargés de raisins
Courent sur le roc et serpentent.
Au fruit coloré qu'ils présentent
Déjà Lot a porté ses mains.
Tandis qu'il remplit la corbeille,
Phéoné tout bas à l'oreille
Disait à la jeune Thamna :
« Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère ?
Adieu l'hymen, et nous voilà

Désormais seules sur la terre.
Notre sort est bien malheureux!
Plus de ressource. — Il n'en est guère.
— Pas un homme, et nous sommes deux.
— Il en reste un. — C'est notre père.
— C'est le seul, et ce mot dit tout.
— La nécessité nous absout,
J'en conviens ; mais à la sagesse
Lot est fidèle ; ne crois pas
Que vers nous il fasse un seul pas.
— Peut-être. — Et quel moyen ? — l'ivresse ».

Pendant ce rapide entretien
Dont le papa n'entendit rien,
Et qui colora leur visage,
La cadette suivant l'usage
Apprêtait le repas du soir.
C'était sur le nectar des treilles
Qu'elle fondait tout son espoir :
Elle en prépara deux bouteilles.

Le premier moment d'un soupé

Est donné toujours au silence ;
Puis un discours entrecoupé
Commence, tombe et recommence ;
L'esprit s'anime, et l'enjoûment
Du dessert forme l'agrément.
Au dessert bientôt Lot arrive,
Et sa gaîté devient plus vive.
Ses filles, tout en l'écoutant,
Suivaient leur insolente idée ;
Sa coupe à chaque instant vidée
Se remplissait à chaque instant.
Par degrés sa langue affaiblie
Dans ses discours s'embarrassa.
Un dernier verre on lui versa,
Et sa raison devint folie.
Si j'en crois de savans Rabins
Qui sur ce texte ont fait un livre,
Le bonhomme n'était pas ivre,
Mais seulement entre deux vins.

Thamna sourit, tourne la tête,

Et pour ne pas troubler la fête,
Elle s'éloigne prudemment.
Assise dans l'enfoncement,
La jeune et maligne pucelle
Lorgnait du coin de la prunelle,
Et son cœur battait fortement.
La nuit survient, et la pauvrette
S'endort, ne pouvant faire mieux.
Mais un songe capricieux
Tourmenta son ame inquiète.
Sous des ombrages parfumés
Tout-à-coup elle est transportée :
Dans cette retraite enchantée
Tout plaît à ses regards charmés.
La nature y paraît plus belle,
Le ciel plus pur et l'air plus doux.
Un amant tombe à ses genoux ;
Il est tendre, il sera fidèle.
Mais la scène a déjà changé :
Les vents précurseurs de l'orage,

En sifflant, courbent le feuillage ;
De vapeurs le ciel est chargé ;
L'éclair a déchiré la nue ;
Thamna s'enfuit ; avec fracas
La foudre soudain descendue
La suit et s'attache à ses pas.
Puis un souvenir pour sa mère ;
Puis un retour vers ce jardin,
Vers ce bocage solitaire
Où l'amour lui tendait la main.
Puis à Sodome elle croit être.
« Viens, lui disait un jeune traître,
Viens donc, mon bel ange ». A ce mot,
Elle se réveille en sursaut.
D'un tel songe encore étonnée
Elle entend bientôt son aînée
Qui tout bas l'appelle : « Ma sœur ?
— Eh bien, que veux-tu ? — Prends ma place.
— A dire vrai, j'ai quelque peur.
— Le tems fuit, et l'ivresse passe ».

Du vin que l'on buvait alors
La vertu tenait du miracle,
Puisque Lot sans beaucoup d'efforts
Sut triompher d'un double obstacle.
Et même on dit que le papa,
Rajeunissant dans la victoire,
Lestement décupla sa gloire.
On n'en fait plus de ces vins-là.

Il se réveille avec l'aurore
Bien dégrisé, quoiqu'un peu las.
Ses filles sommeillaient encore.
Nul indice de leurs ébats.
Leur bon et respectable père
Les baise, non plus en amant;
Et tous trois bien dévotement
S'agenouillent pour la prière.

C'est à regret que j'ai conté
Cette aventure un peu gaillarde.
Les saintes du jour par mégarde
La liront; pour leur chasteté

Quelle image! mais quoi qu'on fasse,
Dans un livre tout n'est pas bon:
Ici du moins la bible place
L'antidote après le poison.

De nos filles sois le modèle,
Toi, qui fus belle, et plus que belle,
Douce et touchante Rebecca:
Ton nom rappelle l'innocence,
Et toujours avec complaisance
Le Parnasse te chantera.

La nuit était déjà prochaine,
Quand le fidèle Jezahor *Rebecca.*
S'arrêta près d'une fontaine
Devant la ville de Nachor.
Une fille charmante arrive,
Tenant une cruche à la main:
Sa voix d'une chanson naïve
Répète le pieux refrain.
A son air on voit qu'elle est sage.
Elle s'approche: « Homme inconnu,

Dit-elle d'un ton ingénu,
La sueur mouille ton visage;
Goûte la fraîcheur de ces eaux,
Et désaltère tes chameaux
Fatigués par un long voyage ».
Son offre plaît à Jézahor;
Dans la cruche il se désaltère;
Puis la cruche s'emplit encor,
Et verse aux chameaux l'onde claire.
Elle reprend avec bonté:
« Le jour fuit; dans l'obscurité
Tes pas vont s'égarer sans doute:
Prends chez nous l'hospitalité;
Demain tu poursuivras ta route.
— Oui, j'entrerai dans ta maison,
Fille aimable; quel est ton nom?
— Je suis Rebecca; j'ai pour père
Le bon et juste Bathuel,
Neveu d'Abraham. — Jour prospère!
Rebecca, je bénis le ciel,

Le ciel qui dans ce lieu champêtre
A sans doute guidé mes pas.
Si l'espoir ne m'abuse pas,
Voilà l'épouse de mon maître ».

Dans la ville alors il la suit,
Et chez Bathuel introduit,
Il s'aquitte de son message.
Pour Isaac il demanda
Une compagne jeune et sage,
La vertueuse Rebecca;
Et le bon père l'accorda.
Elle partit avant l'aurore,
Le cœur tremblant et plein d'amour;
Elle trembla durant le jour;
Le soir elle tremblait encore;
Et voyant quelqu'un s'approcher,
Elle dit d'une voix timide:
« On vient à nous d'un pas rapide;
Quel homme ainsi peut nous chercher?
— Sans doute que l'amour le guide;

Rassurez-vous ». Son cri subit
Remplaça le salut d'usage,
Et sa main pudique étendit
Un voile épais sur son visage.

Que ne puis-je toujours tracer *Dina.*
De pareils tableaux ! mais traduire,
C'est être esclave ; il faut tout dire ;
Sous vos yeux Dina doit passer.
Du bon Jacob c'était la fille,
Pucelle encore, et trop gentille
Pour conserver ce titre-là.
Un jour cette belle Dina,
Dans une vague rêverie,
Foulait les fleurs de la prairie,
Et des cabanes s'éloigna.
Pensers de vierge, c'est-à-dire,
Pensers d'amour, troublent son cœur.
Elle chante, ou plutôt soupire
Ces mots où se peint la candeur.

« Je suis aussi fraîche que l'aube.

Aux regards en vain je dérobe
De mon sein le double trésor:
Toujours sa rondeur indocile
Repousse le voile inutile;
Hélas! et je suis vierge encor».

« La nature semble amoureuse.
Les troupeaux sur l'herbe poudreuse
A leurs desirs donnent l'essor;
Des oiseaux le doux badinage
Agite à mes yeux le feuillage;
Hélas! et je suis vierge encor».

« Cette nuit... trop heureux mensonge!
Un ange m'apparut en songe.
Il rayonnait d'azur et d'or.
Sur son sein brûlant il me presse;
Je me réveille dans l'ivresse;
Hélas! et je suis vierge encor».

Sa chanson finissait à peine,
Le roi de la cité prochaine
L'aperçoit, l'arrête, et lui dit:

Partagez mon trône et mon lit.
A ces mots il la traite en reine..
Vainement dans ses bras nerveux
Se débat la faible bergère ;
Par un hasard involontaire,
Cet effort l'enchaîne encor mieux.
Que faire alors? Dina vaincue
Pardonne à cet audacieux,
Et livre sa bouche ingénue
A ses baisers impérieux.
Soudain par leur vive jeunesse
Vers la jouissance emportés,
Tous deux des molles voluptés
Boivent la coupe enchanteresse.
Des bras de sa belle maîtresse
L'imprudent se dégage enfin :
Son front est riant et serein,
Son ame nage dans l'ivresse ;
Et tandis qu'un nouveau desir
Déjà l'embrâse et le dévore,

Sa victime soupire encore
Et de douleur et de plaisir.
   Reine par le fait, pouvait-elle
Refuser d'en prendre le nom ?
Le sceptre lui plaisait, dit-on ;
Un sceptre plaît à toute belle.
Sichem dans son petit palais
Conduit son épouse nouvelle,
Et la présente à ses sujets.
Un d'entr'eux lui dit : « Sans colère
Daigne écouter ton serviteur.
De Dina Jacob est le père :
Ce puissant et riche pasteur
A douze fils ; jeunes et braves,
Ils peuvent, armant leurs esclaves,
Ravager nos fertiles champs :
Préviens ce danger. — J'y consens.
Je veux plaire à celle que j'aime ;
Aux siens je veux offrir moi-même
Une alliance et des présens ».

Le lendemain d'assez bonne heure
Il va chercher dans sa demeure
L'honnête et vertueux vieillard,
Et lui dit : « Ta fille m'est chère,
Elle m'aime ; deviens mon père,
Et de mes biens prends une part.
Que la paix rentre dans vos ames.
Je suis juste, mon peuple est doux :
Pour vos fils nous avons des femmes,
Et pour vos filles des époux.
— Non, d'un hymen illégitime
Les plaisirs nous sont interdits,
Et des peuples incirconcis
L'alliance est pour nous un crime.
— Eh bien, j'obéis à ta loi.
Au superflu je ne tiens guères ;
Dès ce soir, mes sujets et moi,
Nous retrancherons ces misères.
— Fort bien ; par l'hymen confondus,
Alors nous ne formerons plus

Qu'un seul peuple, un peuple de frères ».
Jacob était sincère ; mais
Ses enfans secouaient la tête :
Au Monarque ainsi qu'aux sujets
Ils préparaient une autre fête.
  Le soir même on fait publier,
Et dans la ville on va crier
Un édit qui porte en substance
Que tous les mâles sur le champ
S'armeront d'un outil tranchant,
Et couperont la différence
Qui se trouve entre eux et Jacob ;
Signé Sichem, plus bas Naob.
Le peuple s'étonne et murmure.
« La prodigue et sage nature
D'un superflu nous a fait don ;
Pourquoi s'en priver ? ma foi, non.
De son bien que le roi dispose
Mais du nôtre, c'est autre chose »
Sichem harangue les mutins ;

De l'alliance qu'il ménage
Il leur démontre l'avantage ,
Les profits nombreux et certains.
De forts poumons et des promesses ,
Des menaces et des caresses ,
Persuadent facilement.
A l'instant chaque Sichémite
Se transforme en Israélite ,
Et puis se couche tristement.
  Ils sommeillaient ces pauvres diables ,
Lorsque les fils impitoyables
Du bon Jacob , et leurs cousins ,
Et leurs amis , et tout leur monde ,
Du manteau de la nuit profonde
Couvrant leurs perfides desseins ,
Entrent dans la ville : à leur tête
J'aperçois Ruben ; il s'arrête ,
Se tourne et dit : « partageons-nous ;
Séparément portons nos coups.
Ces gens , auxquels je m'intéresse ,

Malades sont ; guérissons-les,
Mais pour toujours ; point de faiblesse.
Moi, je me charge du palais ».
Dans la ville aussitôt les traîtres
S'élancent ; à leurs cris affreux
Se mêlent des cris douloureux.
On brise portes et fenêtres ;
On entre, on tue, et puis l'on sort ;
On entre ailleurs, et l'on assomme ;
Et sans excepter un seul homme,
De tout malade on fit un mort.
La nuit avait vu le carnage ;
Le jour éclaira le pillage ;
Il fut complet ; et les vainqueurs,
Chargés de dépouilles sanglantes,
Poliment aux veuves tremblantes
S'offrirent pour consolateurs.
Du hameau l'on reprit la route.
Le pauvre Sichem n'était plus.
Dina, baissant des yeux confus,

Soupirait ; et la bible doute
Si c'était regret ou plaisir
D'être vengée ; on peut choisir.

Ruben et Bala

Ce monsieur Ruben si sévère,
Et si chatouilleux pour Dina ,
Convoitait la jeune Bala ,
Concubine de son vieux père.
Au pied d'un oranger en fleurs ,
Etendu sur un lit de mousse ,
Un jour d'une voix lente et douce
Il chantait ainsi ses douleurs :

« C'en est fait , j'ai cessé de plaire ;
Bala m'a retiré son cœur ;
Elle m'a dit : fuis , téméraire.
Et c'est l'arrêt de mon malheur ».

« Adieu , touchante rêverie ,
Adieu , riant et frais séjour
Adieu le printems et la vie ,
Adieu tout , puisqu'adieu l'amour ».

« Trop d'audace a causé ma perte,

J'ai vu son sourire enchanteur,
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur ».

« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu, le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour ».

« Malgré le courroux qui l'anime,
Je ne saurais me repentir;
Et du baiser qui fait mon crime
J'aime encore le souvenir ».

« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu, le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour ».

Tandis que sa plainte si tendre
Eveille l'écho de ces lieux,
Un bruit léger se fait entendre,
Deux mains viennent fermer ses yeux,
Une bouche effleure la sienne,

Et dit : « demeure en ce séjour.
Bala pardonne et te ramène
Le printems, la vie et l'amour »,

Toujours le pardon autorise
D'autres larcins : en ce moment,
Sur l'arbre qui les favorise
Le vent passe rapidement ;
Les branches aussitôt penchées
Forment un dais voluptueux,
Et les fleurs qu'il a détachées
Pleuvent sur le couple amoureux.

Combien notre bible est naïve !
Siècle présent, siècle immoral,
De la simplesse primitive
Et de l'âge patriarcal
Lis du moins l'histoire instructive.
On y viole assez souvent ;
Souvent on s'y permet l'inceste ;
Mais l'acte le plus immodeste
Y prend un air presque décent.

Judas voyait sa bru gentille,
Veuve trop tôt et sans famille,
Se dessécher comme une fleur
Que néglige le laboureur.
Pour mettre à profit sa jeunesse
Et pour égayer sa tristesse,
Il dit au second de ses fils: *Onan.*
« Vole chez Thamar, obéis.
Thamar est fraîche encor et belle;
Aime-la, fais-lui des enfans
Qui l'honorent dans ses vieux ans,
Et qui puissent hériter d'elle ».
Mais Onan, dont l'avidité
Sur l'héritage avait compté,
N'obéit point: sa fantaisie
S'avisa d'un autre moyen.
Il trouvait la veuve jolie,
Et l'aimait, quoiqu'il n'en dît rien.
Il épousa donc son image;
Et l'ornant de nouveaux appas,

Il lui prodiguait un hommage
Qu'elle-même n'obtenait pas.
Dieu le vit, et dit ces paroles :
« Mes regards ne sauraient souffrir
Ce ridicule et sot plaisir
Qui sera celui des écoles.
Que ce nigaud meure » ! Il est mort.
Thamar n'en fut pas plus heureuse.
Sa jeunesse encor scrupuleuse
Du veuvage s'ennuyait fort.
« Bannis un souvenir funeste,
Lui dit Judas ; un fils me reste ;
L'usage établi parmi nous
Veut qu'un jour il soit ton époux.
L'affreuse mort dans ta demeure
Frappa ses aînés ; je les pleure,
Mais je suis juste : Quand Séla
Dont l'enfance finit à peine,
Dans la jeunesse avancera,
Sa main demandera la tienne,

Et ma bouche vous bénira.
Va donc attendre chez ton père
Ce jour heureux : sans doute ailleurs
Ton chagrin pourra se distraire.
Ici tout nourrit tes douleurs ».
Thamar à sa voix fut docile :
Elle partit le lendemain,
Et dans le village voisin
Vécut solitaire et tranquille.

Séla et Ada.

Séla grandit, et sous ses yeux
Croissait une esclave jolie,
Que dès l'enfance il a chérie,
Et qui partage tous ses jeux.
Ce sont les jeux de l'innocence :
Mais depuis l'aube jusqu'au soir
Ils se cherchaient, sans le savoir;
En se quittant, de se revoir
Chacun emportait l'assurance;
Et plus tendre de jour en jour,
Leur amitié devint amour.

Tous deux l'ignoraient. Sans mystère
La fidèle et charmante Ada
Aux champs accompagnait Séla,
Et lui donnait le nom de frère.
Ce frère des desirs naissans
Eprouvait la vive piqûre;
Sans les éclairer, la nature
Eveillait son ame et ses sens.
Cette fièvre est contagieuse.
Le couple malade et surpris
Se plaint d'une voix amoureuse;
Aux plaintes succèdent les ris;
Les ris font place à la tristesse;
Pour se distraire, avec vîtesse
On court sur le gazon touffu;
On s'arrête, et l'on parle encore
De ce mal toujours inconnu,
Et du remède qu'on ignore.
« Mon frère, d'un esprit malin
Ce que nous sentons est l'ouvrage.

Que faire? — Donne-moi ta main ;
Pour un moment cela soulage.
— Touche mon cœur. — Ah ! comme il bat !
On a jeté sur nous un charme.
Tes yeux pétillent; cet éclat
N'est pas naturel, et m'alarme.
— Les tiens brillent du même feu.
— Presse mon front, ma sœur. — Ah dieu !
Quelle chaleur !... le baiser même
N'y peut rien ; ma crainte est extrême.
J'imagine... Attends un moment.
Ma guirlande , qu'heureusement
Dans un lieu frais j'ai déposée ,
Humide encore de rosée ,
Rafraîchira ton front brûlant ».

Pour éteindre ce feu rebelle,
Qu'ils attisaient sans le vouloir ,
Dans la même onde chaque soir
Ils se baignent; façon nouvelle
De chasser l'importun desir.

Innocens et nus, sans rougir
Ils entrent dans cette eau limpide.
Rien n'échappe au regard avide ;
Tout s'offre au baiser amoureux ;
Et de ce bain voluptueux
On devine l'effet rapide.
De l'onde ils sortent plus épris.
Sans projet, sur ses bords fleuris
Ils se couchent dans l'herbe épaisse,
Qui les recouvre et les caresse.
Voilà leurs bras entrelacés ;
L'un contre l'autre ils sont pressés ;
De volupté chaçun soupire ;
Chacun, d'ivresse consumé,
Avec avidité respire
L'haleine de l'objet aimé.
« O mon frère ! ce mal dessèche
Ta bouche auparavant si fraîche ».
La tendre Ada parlait ainsi ;
Et soudain ses lèvres charmantes,

Ses longs baisers, de son ami
Humectent les lèvres brûlantes.
Cependant du toit paternel
Thamar se lassait, sans le dire.
Après l'hymen elle soupire.
Chaque matin sa bouche au ciel
Fait cette prière naïve :
« A mes vingt ans n'ajoute rien.
Mais de Séla tu devrais bien
Hâter la jeunesse tardive ».
Un jour que seule dans les champs
En rêvant elle se promène,
Et de loin lorgne les passans,
Un berger traverse la plaine.
« C'est lui, dit la veuve tout bas,
Lui-même ; quel dessein le guide »?
Le jeune homme d'un air timide
L'aborde : « Ne t'offense pas,
Si j'arrête un moment tes pas :
Tourne sur moi des yeux propices,

Séla et Thamar.

Quelle est la femme dans ces lieux
Dont le savoir mystérieux
Chasse, dit-on, les maléfices?
— Mes traits te sont donc inconnus?
— Oui, je n'ai nulle souvenance...
— Qu'entre nous l'amitié commence.
Fils de Judas, ne cherche plus
Cette femme que dieu protège ;
Tu la vois. — Eh bien, oserai-je
De vous attendre un entretien?
— J'écoute, parle, et n'omets rien ».

Longuement alors il explique
La fièvre étrange et sympatique
Qui le tourmente, ses progrès
Et la nature et l'insuccès
Des remèdes qu'il imagine.
Le lecteur aisément devine
De Thamar le dépit jaloux.
Mais à quoi bon un vain courroux?
Il vaut mieux en femme prudente

Saisir l'occasion présente,
Toujours si prompte à s'échapper,
Et sur l'hymen anticiper.
Thamar à la raison docile
Réplique donc en souriant :
« Ce mal là n'a rien d'effrayant,
Et le remède en est facile.
Mais ici passent les bergers ;
Et l'ombre la plus solitaire
A mes leçons est nécessaire.
Suis-moi dans ce bois d'orangers ».
Dans le bois donc ils disparaissent.
Un vert tapis s'offre à propos
Sous la voûte des longs rameaux
Qui s'entrelacent et se pressent.
« De ce lieu j'aime la fraîcheur,
Dit Thamar ; vive est la chaleur,
Et nous avons marché bien vîte ».
Sur l'herbe elle se précipite.
Aussitôt son adroite main

Entr'ouvre sa blanche tunique,
Moins blanche que son joli sein ;
Puis d'un ton grave et prophétique :
« Les paroles, mon jeune ami,
N'instruisent jamais qu'à demi.
De ta guérison je suis sûre ;
Mais je ne saurais l'achever,
Sans connaître, sans éprouver
Les remèdes que la nature
Te suggéra jusqu'à présent
Contre un mal toujours renaissant.
– A mes côtés Ada se place.
– Ensuite? – Ensuite je l'embrasse ;
Et lui donnant le nom de sœur,
Je la presse ainsi sur mon cœur.
– Fort bien ; mais Ada, que fait-elle?
– Beaucoup ; compatissante et belle,
Ada me serre également.
– Comme cela? – Plus fortement.
– Après. – Après, dans l'herbe haute

Nous voilà couchés. – Côte à côte ?
– Sans doute. – Alors que faites-vous ?
L'embrassement devient plus doux ;
Cette fièvre qui nous agite
Redouble ; notre cœur palpite ;
Notre bonheur est douloureux.
– Oh, vraiment je vous plains tous deux.
– Dans nos veines le feu circule.
Ce feu qui lentement nous brûle,
Et qui nous glace quelquefois,
Résiste au baiser. – Je le crois.
Et ce baiser est-il bien tendre ?
– Jugez vous-même, le voici.
– Cher Séla, ce n'est pas ainsi
Qu'il faut le donner et le rendre.
– Comment donc ? – Retiens ma leçon...
– Oui, charmante est cette façon.
Encore ? – Volontiers. – Encore.
– J'y consens. – Funeste bienfait !
Du mal secret qui me dévore

De nouveau j'éprouve l'effet.
— Il s'appaisera , je l'espère.
— Eh bien , dites, que faut-il faire » ?
Un silence plein de douceur
Suivit cet entretien rapide.
C'est un repos pour le conteur ;
Et mon intelligent lecteur
Aisément suppléera ce vide.
Séla recouvre enfin la voix ,
Et veut s'instruire une autre fois.
A lui permis ; mais le poëte ,
Jugé toujours sévèrement ,
Ne doit pas imiter l'amant
Qui recommence et se répète.
Du remède bien assuré ,
Il quitte enfin son joli maître.
« De mon absence Ada peut-être
Plus d'une fois a soupiré ,
Disait-il. Elle va connaître...
Doux moment ! me voici , ma sœur ,

Et je t'apporte le bonheur ».

De celle qu'il croyait heureuse
Combien la plainte douloureuse
L'étonna ! Plus qu'elle il pleurait.
« Chère Ada, pardonne à ton frère,
Pardonne : une femme étrangère
M'a guéri ; de son doux secret
J'irai m'instruire davantage.
Ton bonheur sera mon ouvrage ».

Il ne voit pas le lendemain
Cette femme dont l'art divin
En plaisir sait changer la peine.
Déja dans une attente vaine
Trois jours, trois siècles sont passés ;
L'impatience le dévore.
Le quatrième, il cherche encore,
Et voilà ses vœux exaucés.
Sans feinte, et non pas sans murmure,
Il conte sa mésaventure
A la friponne qui sourit ;

Puis d'un ton plus doux il lui dit :
« Vous êtes si bonne et si belle !
De grace, une leçon nouvelle ».

Pour réponse dans les sillons
Que dorent les riches moissons
D'un pas rapide elle s'avance.
Le jeune homme suit en silence.
Au milieu du champ parvenus,
La hauteur de ces blés touffus
Laisse à peine entrevoir leur tête.
Alors l'heureux couple s'arrête,
Par-tout promène un œil discret,
Sourit, se baisse, et disparaît.
Soudain sur la moisson mobile
S'élève un souffle caressant,
Qui balance et courbe, en glissant,
Des épis la cime docile.
Un tems assez long s'écoula :
Mais enfin l'aimable Séla
Reparaît, et Thamar ensuite.

L'écolier mieux instruit la quitte.
Des blés à pas lents elle sort :
Pour s'y rendre elle allait plus vîte.
Pour vous, la belle, je crains fort
Du passant l'œil et la critique.
Comment voulez-vous qu'il explique
Ces yeux languissamment baissés,
A vos talons cette poussière,
Ces vêtemens un peu froissés,
Qui sur l'herbe long-tems pressés
Ont pris sa couleur étrangère,
Et ces brins de paille légère
A vos cheveux entrelacés ?
Séla, par elle plus habile,
Courut vers la docile Ada,
Qui de ses leçons profita.
Cette étude est douce et facile.
 Judas des prétendus amis
Sait les amours, et les tolère.
Un tel passe-tems à son fils

Rendait l'hymen peu nécessaire ;
Et c'est l'hymen qu'il redoutait.
Vainement Thamar y comptait ;
En vain Séla croissait en âge ;
Pas un seul mot du mariage.
« Thamar déjà veuve deux fois
Pourrait bien l'être une troisième,
Disait le père ; elle a des droits ;
Mais je crains pour un fils que j'aime ».

Thamar et Judas.

Un jour à Thamar on apprit
Que Judas, pour un court voyage
S'éloignant du toit qu'il chérit,
Allait passer près du village.
Elle quitte alors promptement
Du veuvage le vêtement ;
D'herbe et de fleurs elle couronne
L'ébène de ses longs cheveux,
Entoure d'anneaux précieux
Ses bras et sa jambe mignonne,
Découvre un des globes de lis

Que voile l'usage sévère,
Et prend la tunique légère
Des courtisanes de Memphis.
Une heure à peine est écoulée,
Descendant du côteau voisin,
Le beau-père sur le chemin
Rencontre une femme voilée.
« Son maintien gracieux et doux
Me plaît, dit-il ; sa taille est fine ;
Ses mains blanches comme l'hermine
Retombent sur ses deux genoux.
Abordons-la.... Belle inconnue,
Qu'un sort propice offre à ma vue,
Que le seigneur soit avec vous !
Malgré le voile qui vous cache,
Vos attraits ont touché mon cœur :
Voulez-vous que ma main détache
La ceinture de la pudeur ?
– Je ne suis point femme publique.
Mais celui qu'un usage antique

Rend l'arbitre de mes destins
Semble m'oublier. – Je vous plains.
– Malgré mes droits, il me refuse
Un époux. – Prenez un amant.
Son injustice est votre excuse.
– Le puis-je ? parlez franchement.
– Sans doute ; et de la circonstance
Vous devez même profiter.
Ces blés qu'un souffle ami balance
Au plaisir semblent inviter.
– Il est vrai ; mais pour récompense
Qu'obtiendrai-je ? – Un jeune chevreau,
Que chez vous je ferai conduire.
– Au traité je veux bien souscrire,
Si pour garant j'ai votre anneau.
Sur l'avenir qu'il me rassure.
– Je vous le donne ; mais pourquoi
Joignez-vous à votre parure
Ce voile jaloux ? – Jurez-moi
De le respecter. – Je le jure ».

Le soir même le bon Judas
Dit à son esclave fidèle :
« Ecoute, et prouve-moi ton zèle.
Dans le troupeau tu choisiras
Un chevreau, qu'il te faut conduire
Discrètement et sans mot dire
Au village qu'on voit là-bas.
Dans ce lieu cherche la demeure
D'une femme qui ce matin,
Assise sur le grand chemin,
Avec moi s'entretint une heure.
En échange de ce chevreau,
Elle te rendra mon anneau ».

L'esclave, malgré son adresse,
De la femme ignorant le nom,
Ne put remplir sa mission.
Avec constance, avec tristesse,
De porte en porte promenant
L'animal craintif et bêlant,
A tous les passans il s'adresse ;

Et les passans répondaient tous :
« Cherche ailleurs cette courtisane,
L'homme au chevreau ; fille profane
Jamais n'habita parmi nous ».

Mais bientôt du même village
Il reçoit ce triste message :
« Thamar a blessé ton honneur ;
Et de sa taille la rondeur
Décèle un honteux adultère.
Prononce, et dis ce qu'il faut faire.
— Il faut obéir à la loi.
Qu'elle paraisse devant moi ».

On va la chercher, on l'entraîne,
Ses mains mignonnes on enchaîne,
Et la voilà devant Judas.
Son visage est baigné de larmes ;
Et chacun regrette ses charmes
Déjà condamnés au trépas.
« O fille autrefois si chérie !
Quel est l'infâme séducteur

Qui cause aujourd'hui mon malheur,
Qui t'arrache aujourd'hui la vie?
– Voici l'anneau qu'il m'a donné.
– Que vois-je? père infortuné!
Je suis seul injuste et coupable.
Tu vivras, fille trop aimable.
Mais le ciel sans doute est fâché;
Thamar, implorons sa clémence.
Ensemble nous avons péché;
Faisons ensemble pénitence ».

Lecteur, tu souris à ce trait.
Mais du patriarche indiscret
Que l'exemple au moins te profite.
Si tu vois gentilles catins
Assises sur les grands chemins,
Tourne la tête, passe vite,
Et redoute les blés voisins.

Judas avait un jeune frère
Qui déjà croissait en vertus:
Peut-être ses vœux ingénus

Du ciel fléchirent la colère.
Joseph, esclave dans Memphis, *Joseph et Niteflis.*
A l'amoureuse Niteflis
Innocemment avait su plaire.
Lui seul à son gré la servait;
Sans humeur et sans négligence,
Lui seul avec intelligence
A ses ordres obéissait;
Lui seul de sa chambre approchait.
A chaque instant sa voix l'appelle;
A chaque instant Joseph est là;
Faites ceci, faites cela;
Et toujours louange nouvelle.
Un soir, dans son appartement,
Cet esclave attentif et sage
Allait, venait, et proprement
Rangeait tout, suivant son usage :
« Joseph, dit-elle, en ce moment
Nous pouvons être heureux sans crainte;
Je suis seule; plus de contrainte,

Et jouis des droits d'un amant ».
Ainsi parlant, elle se couche
Sur des coussins voluptueux ;
Le desir humecte ses yeux,
Et le baiser vient sur sa bouche ;
Son sein tout-à-coup dévoilé
S'enfle, et palpite avec vîtesse,
Et sa main cherche avec mollesse
La main de l'esclave troublé.
« Je ne suis point perfide et traître,
Lui dit Joseph ; n'attendez rien.
Je serai fidèle à mon maître,
A votre bienfaiteur, au mien.
– Nos plaisirs seront un mystère
Impénétrable à mon époux.
– Rien n'échappe au dieu de mon père ;
Ses regards sont fixés sur nous ».
Alors sur l'esclave modeste
Nitéflis veut porter la main ;
Entre ses bras le manteau reste,

Et Joseph disparaît soudain.
Il eut raison, car dieu lui-même
Disait aux enfans d'Israel :
De l'étrangère qui vous aime
Fuyez le baiser criminel.
Non loin d'une ville parjure
Où l'on adorait Belphégor,
Une source qu'on voit encor
Donnait une onde fraîche et pure
Qui roulait sur un sable d'or.
Le thym et la fraise sauvage
Se disputaient ses bords aimés,
Et des orangers parfumés
La protégeaient de leur feuillage.
C'était là qu'au déclin du jour
On voyait les jeunes pucelles
Puiser ensemble ou tour-à-tour
L'eau qui coulait exprès pour elles.
Un soir le curieux Zambri
Contemplait leur troupe folâtre

Zambri et Cozbi.

Courant sur le gazon fleuri.
La beauté plaît, quoiqu'idolâtre.
De l'Hébreu les sens sont émus.
A ce jeune essaim d'infidèles
Il trouve des graces nouvelles,
Des traits jusqu'alors inconnus :
Toujours la nouveauté nous tente.
Une entr'autres vive et piquante
S'approche, une cruche à la main,
Et sur l'étranger qu'elle admire
Elle jette un regard malin
Qu'accompagne un malin sourire.
Un second coup-d'œil l'enhardit.
L'imprudent l'aborde avec grace,
Saisit la cruche, la remplit,
Et sur sa tête la replace.
Par un salut il est payé;
Puis Cozbi rejoint ses amies;
Et déjà des vertes prairies
Elle avait franchi la moitié :

Alors elle tourne la tête.
Des yeux son amant la suivait,
De la main il la rappelait.
La friponne aussitôt s'arrête,
Laisse tomber sa cruche, et dit,
En feignant un léger dépit :
« Maladroite ! de la fontaine
Faut-il reprendre le chemin ?
Oui, sans doute ; c'est double peine ;
Mais ce vase doit être plein ».
Elle revient d'un pas rapide.
Zambri la reçoit dans ses bras,
Et presse d'une bouche avide
Ses charmes nus et délicats.
« J'entends du bruit, dit-elle, écoute.
– Ne crains rien ; ce sont des oiseaux.
Ils s'aiment, se cherchent sans doute,
Et se trouvent sur les rameaux.
Faisons comme eux, et mieux encore.
Que tes regards sont enchanteurs !

Viens, et couche-toi sur les fleurs ;
Le feu du desir me dévore.
– Dieu ! je tremble à ce bruit nouveau.
– C'est l'orange mûre et dorée,
Qui de sa tige séparée,
Tombe. et flotte sur le ruisseau.
Sois tranquille ; en ce lieu personne
Ne troublera notre bonheur.
– Eh bien, presse-moi sur ton cœur ;
A tes baisers je m'abandonne ».

Le ciel, qu'irritaient leurs transports,
Charge Phinès de les surprendre.
Il vient, frappe, et ce couple tendre
S'aime encor, dit-on, chez les morts.

Que l'erreur à l'homme est facile !
Que son œil est louche et débile !
Combien ses principes sont faux !
Devrait il à son ignorance
Joindre encore l'impertinence
Qui juge et tranche à tout propos !

Caïn assassine son frère ;
De ses filles Lot est l'amant ;
Avec adresse à son beau-père
Thamar escamote un enfant ;
Ruben séduit sa belle-mère :
Voilà, disons-nous ici bas,
Des forfaits ; gare le tonnerre !
Mais dieu, qui s'y connaît, j'espère,
Les voit, et ne sourcille pas.
Toucher fille madianite,
Et baiser sa gorge proscrite,
A nos yeux trompés c'est un jeu ;
Aux yeux du seigneur, c'est un crime
Digne de l'infernal abîme.
Ne baisons rien, et touchons peu.

David et Bethsabée.

Peut-être David en son ame
Avait calculé tout cela,
Lorsque sans crainte il immola
Le mari dont il prit la femme.
Bethsabée entrait dans le bain

Sans soupçons et tout-à-fait nue ;
Sur elle, du palais voisin,
Le roi laisse tomber la vue.
« Quelle est, dit-il aux courtisans,
Cette femme brune et jolie
Dont l'aspect a troublé mes sens ?
– C'est l'épouse du brave Urie.
Urie en fidèle soldat
De Joab a suivi l'armée ;
Ici son épouse alarmée
Attend le succès du combat.
– Je la vois toujours plus charmante.
Je veux par un mot d'entretien
Rassurer son ame tremblante.
Qu'elle vienne, et ne craigne rien ».

C'est en rougissant qu'elle arrive.
Le tête-à-tête dure peu ;
Mais en s'éloignant de ce lieu,
Sa rougeur est encor plus vive.
Le prince à Joab écrivit ;

De sa main il voulut écrire ;
Et bientôt Joab répondit :
« En ce moment Urie expire ».

David bien et dûment prêché
Par un docteur plein de sagesse,
Pleura quelque tems son péché,
Mais garda toujours sa maîtresse.

Son fils alors, le jeune Amnon, *Amnon et Zamar.*
Brûla d'une coupable flamme.
Il voulait au fond de son ame
Cacher sa folle passion.
« O penchant terrible et funeste!
Disait-il ; Zamar, ô ma sœur!
O doux nom qui fais mon malheur!
Lien sacré que je déteste!
Empoisonné par les remords,
Cet amour est illégitime,
Je le sais ; et l'aspect du crime
Semble ajouter à mes transports ».
Il veut combattre ; vaine attente!

De cet objet victorieux
L'image revient sous ses yeux
Toujours plus belle et plus puissante.
Frappé d'une juste terreur,
Il a fui ; mais Zamar absente
Brûle ses sens, remplit son cœur :
Il la nomme dans son délire,
La nomme, lui parle, et l'entend ;
Il la repousse à chaque instant,
Et dans l'air même il la respire.
Tantôt sur le bord des ruisseaux,
Couché dans l'herbe fleurissante,
De ses pleurs il grossit leurs flots,
Et la voix seule des échos
Répond à sa plainte touchante.
Quelquefois sa douleur s'aigrit
Alors sur des rochers arides
Il promène ses pas rapides
Auprès du torrent qui mugit ;
Alors des moissons et des plaines

Il hait le spectacle riant,
Et parcourt des forêts lointaines
Où règne un silence effrayant.
Dans un délire involontaire
Ainsi s'écoule tout le jour;
Faible enfin, épuisé d'amour,
Il cherche son lit solitaire;
Mais l'amour encor l'y poursuit;
Ses larmes coulent dans la nuit;
Ou si quelquefois il sommeille,
Ce repos même est sans douceurs;
Un songe lui rend les erreurs
Et les souffrances de la veille.

Amnon cède enfin au transport
Qui l'entraîne vers ce qu'il aime.
« O Zamar ! c'est toi, c'est toi-même,
Qui dans mon cœur as mis la mort.
J'en jure par le dieu terrible,
J'ai résisté, j'ai combattu;
Mais dans ce combat si pénible,

O ma sœur ! l'amour a vaincu.
Ce mot seul cause tes alarmes.
Va, mon cœur est fait pour t'aimer,
Mes yeux pour contempler tes charmes.
Le monde ose en vain me blâmer.
Suis ces deux ruisseaux dans leur course :
Echappés de la même source,
D'abord ils coulent séparés ;
Puis un même lit les rassemble,
Et leurs flots vont se perdre ensemble
Sous des ombrages ignorés.
Prenons ces oiseaux pour modèles :
Le même nid fut leur berceau ;
Et déjà le même rameau
Les voit amoureux et fidèles.
Abel fut aimé de sa sœur,
Et dieu sourit à leur bonheur.
Ce dieu qui voit couler nos larmes,
N'est pas aujourd'hui plus cruel :
Je suis plus sensible qu'Abel,

Et Thirza n'avait pas tes charmes ».
Zamar ne lui répondait pas ;
Sa résistance est incertaine ;
Tremblante elle refuse à peine,
Et fuit à regret de ses bras.

Cependant la noire tristesse
D'Amnon flétrissait les beaux jours.
Il rejetait les vains secours
Que l'art offrait à sa faiblesse.
Du tombeau si l'on veut m'ôter,
Dit-il, que Zamar se présente
Avec la liqueur bienfaisante
Qu'elle seule sait apprêter ».
Zamar lui porte le breuvage.
Il la voit, détourne les yeux,
Et baisse un front silencieux ;
Des larmes baignent son visage ;
Un long soupir sort de son cœur ;
Il avance une main brûlante,
Reçoit la coupe, et de sa sœur

Il a touché la main tremblante.
La coupe échappe de leurs doigts ;
Ils frissonnent , Amnon succombe ,
Et Zamar sans force et sans voix
Tombe, se relève , et retombe.

Pauvres humains ! de vos erreurs
L'inconstance est souvent extrême ;
Et souvent aussi les pécheurs
Sont punis par le péché même.
Tout-à-coup dans le cœur d'Amnon
Dieu mit le remords et la honte,
Et du dégoût le froid poison.
Faut-il que ma muse raconte
Ce trait affreux ? « Sors , laisse-moi ,
Cria-t-il ; fuis un misérable ,
Fuis donc ; dans mon ame coupable
Ta présence répand l'effroi.
Va gémir et pleurer ta gloire ;
Et du bonheur empoisonné
Que ta faiblesse m'a donné

Périsse à jamais la mémoire » !
Zamar lui répond en pleurant :
« Quels mots sont sortis de ta bouche !
Ton premier crime fut bien grand ;
Mais, crois-moi, quand ton bras farouche
Ose me chasser, tu commets
Le plus noir de tous les forfaits ».

A ces mots, elle se retire.
Ses pas incertains s'égaraient.
Dans sa douleur elle déchire
Les vêtemens qui la couvraient ;
De cendre elle souille sa tête,
Meurtrit l'albâtre de son sein,
Veut parler, rougit et s'arrête,
Sur ses beaux yeux porte sa main,
Rougit encore, et parle enfin :

« Le deuil doit être ma parure.
Pourquoi ce riche vêtement ?
Pourquoi cette blanche ceinture,
Qui des vierges est l'ornement ?

« Hélas ! de la robe royale
Il est flétri l'antique honneur ;
De la tunique virginale
Un crime a souillé la blancheur.

« Barbare, tu causas ce crime ;
Etait-ce à toi de m'en punir ?
De ton amour je fus victime ;
De ta haine il faudra mourir.

« Haïr est un supplice encore.
Moins à plaindre dans mon malheur,
Je te pardonne, et je n'implore
D'autre vengeance que ton cœur ».

Mais la vengeance fut affreuse,
Puisqu'Absalon dans sa fureur
Immola son frère à sa sœur,
A sa sœur qui, plus malheureuse
Après cet outrage nouveau,
Suivit le coupable au tombeau.

Dans cette aventure cruelle,
De David l'ame paternelle

Connut la douleur et l'effroi.
Mais de ses peines la plus dure
Fut de vieillir. Un prince, un roi
Devrait-il donc de la nature
Comme un autre subir la loi ?
C'est vainement que son Altesse
Avalait, aux yeux d'un docteur,
Ces vins dont l'heureuse chaleur
Dans les sens porte la jeunesse ;
En vain d'une fourrure épaisse
On tient ses vieux membres couverts ;
Glacé par quatre-vingts hivers,
De froid il grelotait sans cesse.
« Il faut, dit l'un des courtisans,
Chercher, trouver une pucelle,
Pucelle vraiment, fraîche et belle,
Et qui joigne à cela seize ans.
De plus, qu'elle soit caressante :
De sa majesté complaisante
La couche elle partagera,

Et sur son sein l'échauffera ».

Ce nouvel avis parut sage. *David et Abisag.*
Mais long-tems il fallut chercher.
Enfin, dans un petit village
On trouva l'heureux pucelage
Qui près du roi devait coucher.
On reconnut son existence;
D'Abisag il portait le nom.
Un jeune berger du canton
Le pourchassait avec constance :
Après trois mois de résistance,
Il chancelait dans ses refus ;
Un jour encore, il n'était plus.

La vanité souvent l'emporte
Sur l'amour, même féminin.
La belle hésita ; mais enfin
L'ambition fut la plus forte.
Jézabel tombe à ses genoux,
Et d'un air suppliant et doux :

« Ton cœur a connu la tendresse.

Peut-il oublier sans retour
Et ma constance et la promesse
Que ta bouche fit à l'amour ?

« Tu trouvais tout dans cet asile,
Des bois, des ruisseaux, un beau jour,
Des fêtes, un bonheur tranquille,
Et les hommages de l'amour.

« Tu me quittes ; et moi, cruelle,
Je garderai dans ce séjour
Le souvenir d'une infidelle,
Et les tourmens de mon amour.

« Tu vas chercher un diadême.
Pars ; mais tu pourras à ton tour
Regretter, sur le trône même,
Le baiser que donne l'amour ».

Abisag, d'une voix émue :
« N'obscurcis point par le chagrin
L'horizon brillant et serein
Qui se découvre à notre vue.
Je tiendrai ce que j'ai promis.

Au roi l'amour n'est plus permis.
Pour lui ce nouvel hyménée
N'est qu'un remède seulement.
De la bergère couronnée
En secret tu seras l'amant.
Je te vois déjà capitaine,
Puis colonel, puis général.
Fidèle, et né pour la victoire,
Vers le plaisir et vers la gloire
Tu marcheras d'un pas égal.
Par Jézahel sera cueillie
Cette rose qu'il croit jolie,
Et qu'il faut porter à la cour :
Je la réserve à sa tendresse ;
Et pour gage, mon cœur lui laisse
Un baiser que donne l'amour ».

Elle joignait à la jeunesse
Beaucoup d'attraits, quelque finesse,
Un naïf et doux entretien :
Du prince elle échauffa la glace,

Mais sans la fondre ; il dormit bien ,
A son épouse rendit grace ,
Et de la rose ne dit rien.
Mais au bout d'un mois, cette rose,
Qui trouvait qu'au bandeau royal
Il manquait encor quelque chose ,
Voulut, sans en dire la cause ,
Visiter son hameau natal.
A sa réchauffeuse jolie
David ne disait jamais non ;
Et d'ailleurs cette fantaisie
Annonce un cœur sensible et bon.
Son apparition soudaine
Du berger calme le chagrin.
Elle repart le lendemain
Très-satisfaite et vraiment reine.
Jézahel, quelques jours après ,
Quitta le hameau pour la ville.
Sur lui d'un roi faible et facile
On accumula les bienfaits.

Toujours cher à sa protectrice,
Quelquefois d'un jaloux soupçon
Il sentait le vif aiguillon :
Un mot dissipait ce caprice.
Abisag et tous ses appas
Couchaient à côté du monarque,
Et pourtant il ne péchait pas ;
De la Bible c'est la remarque.
Lecteur, quitte à pécher un peu,
Il faut dans l'hiver de ton âge
Imiter ce roi juste et sage
Qui fut selon le cœur de dieu.

Salomon.

Son heureux fils, dès sa jeunessse,
Poussa bien plus loin la sagesse.
Du trône à peine possesseur,
Il écrit avec éloquence
Contre le trône et la grandeur,
La bonne chère et l'opulence,
Le monde et son attrait menteur,
Le bel esprit et la science.

On crut que ce régent des rois,
Leur donnant l'exemple lui-même,
Et repoussant le diadême,
Allait vivre en simple bourgeois.
Point; il conserve ses richesses,
Ses bons repas, ses dignités,
Et les jouissances traîtresses
Qu'il appelle des *vanités*.
Sa sagesse un peu singulière,
Prêchant la modération,
Fait pourtant égorger un frère
Dont il craignait l'ambition.
Dans ses écrits toujours sévère,
Des voluptés frondeur austère,
Aux femmes il ne permet rien.
Il démasque les courtisanes,
Et de leurs allures profanes
Il avertit les gens de bien.
« Fuyez cette beauté mondaine,
Qui seule, vers la fin du jour,

Devant sa porte se promène,
Fringante et respirant l'amour.
Tout bas le passant elle appelle,
St, st ! et lui prenant la main,
D'un ton familier et badin :
« Viens dans ma chambre, lui dit-elle.
Mon lit est grand, jonché de fleurs :
Aux doux parfums qu'on y respire,
Le cinnamomum et la myrrhe
Joindront leurs suaves odeurs.
Des maris le plus inutile
Pour les champs a quitté la ville,
Et la vendange le retient.
Jamais de nuit il ne revient.
Mets à profit sa négligence ;
Et sans alarmes jusqu'au jour
Viens vendanger en son absence
Des fruits de plaisir et d'amour ».
A ce discours ferme l'oreille,
Jeune imprudent ; sache opposer

Une main sévère au baiser
Que t'offre sa bouche vermeille.
Une source dans ton verger
Jaillit avec un doux murmure,
Et son eau bienfaisante et pure
Te désaltère sans danger.
La faim te presse et te fatigue ?
De ton figuier mange le fruit ;
Et ne va pas durant la nuit
Du voisin grignoter la figue ».

On pense bien que Salomon,
Avec une telle morale,
De la tendresse conjugale
Donna l'exemple dans Sion.
Il faut achever et tout dire :
Ce prince avait dans son palais
Mille femmes dont les attraits
Au moins constant devaient suffire.
Ces mille femmes tour-à-tour
Amusaient son fidèle amour.

Des lointains pays amenées,
Elles différaient par l'esprit,
Les traits, le langage et l'habit;
Et ces sultanes fortunées,
Dont les caprices faisaient loi,
Diversement fêtaient le roi.

Fière de sa haute origine,
L'une, d'ornemens précieux
Couvrant ses bras et ses cheveux,
Sur des coussins de pourpre fine
Qu'enrichissent la perle et l'or,
Avec décence, avec noblesse,
Livre aux desirs de son altesse
De ses charmes le doux trésor:
Et son bonheur commence à peine,
Que d'une musique lointaine
On entend les sons ravissans,
Tantôt vifs, tantôt languissans.

Une autre, en ses goûts plus modeste,
Cherche l'ombrage des bosquets.

Sa tunique flottante et leste
Défend mal ses jeunes attraits.
Mais aussi pourquoi les défendre?
Elle foule d'un pied mignon ,
D'un pied nu , les fleurs du gazon;
Et Salomon vient la surprendre.
Imitant cet exemple heureux,
Soudain les oiseaux du bocage
Préludent par un doux ramage
A leurs ébats voluptueux.

Mais Nicausis d'une amazone
Conserve l'habit et les mœurs,
Quelquefois se moque du trône,
Et fait acheter ses faveurs.
Toujours sa pudeur intraitable
Résiste à l'attrait du plaisir;
Avec elle il faut tout ravir;
C'était un combat véritable.
Salomon fort heureusement
Savait lutter; et notre belle

Dans sa chute encore querelle
L'audace du royal amant.
  Te voilà, tendre Salomée?
Que tes regards sont caressans!
Que tes soupirs sont séduisans!
O combien tu dois être aimée!
Permets que ma lyre charmée
Répète les aveux touchans
Qu'exhale ta bouche enflammée.
« Oui, j'ai connu le vrai bonheur;
Et ces instans de ma victoire
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur.
Il me nommait sa seule amie;
Des larmes humectaient ses yeux;
D'un sentiment délicieux
Son ame paraissait remplie;
Il soupirait, et ses soupirs
Etaient doux comme son ivresse;
Il desirait, mais aux desirs

Il joignait la délicatesse ;
Moins emporté, plus amoureux,
Sur mes mains penchant son visage,
Il répétait : « Je suis heureux,
Et mon bonheur est ton ouvrage».
Cet aveu, son trouble enchanteur,
Et ses baisers et ma victoire,
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur».

La vive et légère Zéthime,
Qui jusque dans la volupté
Conserve sa folle gaîté,
D'une autre manière s'exprime :
« Rien n'est joli comme l'amour.
Mon maître à mes pieds s'humilie.
Esclave de ma fantaisie,
Il espère et craint tour-à-tour.
Aux yeux de sa philosophie
Je suis une enfant ; mais hélas !
Que cette enfant ouvre les bras;

Aussitôt le sage s'oublie.
Il règne au milieu de sa cour :
Je fais bien mieux ; sans diadême ,
Je règne sur le roi lui-même.
Rien n'est joli comme l'amour ».

Notre monarque vraiment sage
A reçu du ciel en partage
Tous les talens et tous les goûts.
Tantôt il prend sur ses genoux
Une beauté jeune et sauvage ;
Il apprivoise sa pudeur ,
Qui toujours s'étonne et refuse ;
De son ignorance il s'amuse ;
Il l'instruit , mais avec lenteur ;
D'une main prudente il la flatte ;
Et cette rose délicate
Doucement s'entr'ouvre au bonheur.
Tantôt , de voluptés avide ,
Aux fleurs il préfère les fruits ,
Cherche des charmes plus instruits ,

Et vole auprès de Nicéide.
C'est là qu'il trouve le desir,
L'emportement, la folle ivresse,
Et la science du plaisir.
Le roi sourit à son adresse;
Et dans cet amoureux métier,
De maître il devient écolier.

Du palais l'enceinte pompeuse
Renferme un immense jardin;
Une onde pure et paresseuse
Y formait un vaste bassin
Ses bords, qu'un frais gazon tapisse,
De fleurs sont toujours parsemés,
Et des bocages parfumés
La couvrent d'une ombre propice.
C'est un rendez-vous pour l'amour.
Les sultanes allaient ensemble
S'y baigner au déclin du jour:
Du prince l'ordre les rassemble,
Et lui-même y vient à son tour.

Dans l'onde il se jette avec elles ;
Au milieu d'elles confondu,
Comme elles il était vêtu.
Sur les baigneuses peu cruelles
Ses yeux, ses lèvres et ses mains
Multipliaient leurs doux larcins.
On devine aisément la suite
D'un jeu très-innoçent d'abord.
Trop heureuse la favorite
Qu'il pousse en nageant vers le bord !
Des autres l'orgueil se dépite ;
Elles retiennent un soupir,
Parlent plus haut, nagent plus vîte,
Frappent l'onde et la font jaillir.
  C'était ainsi que du bel âge
Le grand Salomon profitait.
Mais le tems rida son visage ;
Plus triste alors il répétait :
  « Je touche à la froide vieillesse ;
Adieu la douce volupté.

Hélas ! j'avais dans ma jeunesse
Une assez belle vanité.

« J'allais de conquête en conquête ;
L'obstacle irritait ma fierté ;
Noblement je levais la tête ;
J'étais brillant de vanité.

« Aujourd'hui morte est mon audace,
Et j'entends dire à la beauté :
Prince, que voulez-vous qu'on fasse
De ce reste de vanité ?

« O vous, dont le printems commence,
Fuyez la prodigalité,
Et pour l'automne qui s'avance
Ménagez votre vanité !

Malgré cette hymne un peu chagrine,
La gentillesse feminine
D'un vieillard pique la langueur.
S'il ne prétend plus au bonheur,
Avec son image il badine.
Des femmes se peut-on passer !

Des femmes se peut-on lasser !
On le peut, lorsque leur faiblesse
Usurpe d'un sexe plus fort
L'esprit, les mœurs et la rudesse.
Toujours ce ridicule effort
Les enlaidit. Par son courage,
Par sa fière et mâle beauté,
Judith ne m'aurait point tenté.
Esther me convient davantage.
Tuer au lit est un talent
Dont rarement on fait usage ;
Y plaire est un plus doux partage,
Dont on profite plus souvent.
Assuérus, nous dit la bible, *Assuérus et Esther.*
Prisait beaucoup cet art paisible.
A sa table il avait un jour
Tous les libertins de sa cour.
Séduit par des chansons lascives,
Et troublé par un vin fumeux,
Il veut donner à ses convives

Un spectacle nouveau pour eux.
« Eunuques, dit-il, que la reine
Se montre sans voile à nos yeux,
Sans aucun voile, je le veux.
Portez-lui ma loi souveraine ».

La sultane reçut fort mal
Ce compliment oriental.
Surpris d'une pareille audace,
Le prince : « Imprudente Vasthi,
Ton orgueil m'a désobéi ;
Descends du trône, je te chasse.
Eunuques, dans tous mes états
Allez proclamer sa disgrace,
Et cherchez-moi d'autres appas.
La plus belle prendra sa place ».

Dès-lors on ouvrit le sérail.
Il se remplit de beautés neuves.
Mais pour entrer dans ce bercail,
Difficiles étaient les preuves.
L'eunuque insensible et malin,

En faisant son froid commentaire,
Portait par-tout un œil sévère,
Par-tout une insolente main.
Belles à-la-fois et jolies,
Trois cents vierges furent choisies;
Et l'une d'elles chaque soir,
Entrant dans la couche royale,
Se livrait au flatteur espoir
De régner bientôt sans rivale.
Pour les parer, on leur donna
Tout ce qu'exigea leur caprice;
Car les femmes en ce tems-là
Connaissaient encor l'artifice.
La seule Esther était sans art.
Un bain est préparé pour elle :
Bientôt de la rose et du nard
Son corps y prend l'odeur nouvelle.
Des cheveux d'herbe entrelacés,
Des yeux modestes et baissés,
Une robe fine et flottante,

Pour ceinture un feston de fleurs
Qui marque sa taille élégante,
Quinze ans et des traits enchanteurs;
Telle paraît Esther tremblante
Aux yeux charmés d'Assuérus.
Il la voit, et n'hésite plus.

Le couple amoureux se retire
Dans un pavillon écarté.
Le goût lui-même a fait construire
Ce temple de la volupté.
Il en a banni la richesse,
L'or et le feu des diamans.
Tout y respire la mollesse,
Tout y parle au cœur des amans.
Sous leurs pas la rose s'effeuille;
Et sur la blancheur des lambris
Serpentent les rameaux fleuris
Du jasmin et du chèvrefeuille.
Le plus habile des pinceaux
A dessiné dans les panneaux

Des images voluptueuses;
Et pour mieux fixer le desir,
Par-tout sous des formes heureuses
Il a reproduit le plaisir.
Simple malgré son élégance,
Au centre est un lit spacieux :
Il favorise la licence,
Et les caprices amoureux.
Les rideaux de gaze légère,
Que relevait un nœud de fleurs,
De la sultane peu sévère
Voilent les premières faveurs.
Faveurs charmantes! bien suprême !
Au vif et doux emportement,
Aux transports de celui qu'elle aime,
Esther se livre mollement.
Ainsi dans sa course rapide
On voit le fougueux aquilon
Troubler une eau calme et limpide
Qui reposait dans le vallon.

Pour la femme la plus coquette,
Régner est le *nec plus ultrà ;*
L'ambition est satisfaite,
Quand elle arrive jusque là.
Une seule, par dieu choisie, *Marie.*
Eut encore un plus beau destin.
Ce dieu, qui la trouvait jolie,
Lui-même féconda son sein.
C'était la pieuse Marie.
Par la faute d'un vieil époux,
Faible apparemment et jaloux,
La pauvrette de l'hymenée
Ne connaissait que les dégoûts ;
Et sa jeunesse infortunée
Soupçonnait un destin plus doux.
Un jour que dans son oratoire
Elle méditait tristement,
Un citoyen du firmament,
Un ange rayonnant de gloire,
S'offre à ses yeux subitement.

« Salut, ornement de la terre !
Salut, ô reine des élus !
Sois docile, tu seras mère,
Et ton fils aura nom Jésus ».

Sans retard la brune Marie
Obéit à l'ordre des cieux ;
Et bientôt sa taille arrondie
Fâche le mari soupçonneux.
L'ange fait un second voyage ;
Il menace au nom du seigneur ;
Et cet adroit ambassadeur
Remet la paix dans le ménage.
Il était tems ; le lendemain,
Panther, galant du voisinage,
Mourut à la fleur de son âge,
Emporté par un mal soudain.
On trouva dans son inventaire
L'explication du mystère,
Un beau vêtement azuré,
Cinq ou six ailes de rechange,

Des rayons de papier doré,
Enfin tout ce qui fait un ange.

Par ce chapitre je finis.
Après la vierge, est-il permis
De descendre aux autres mortelles?
Pour l'instruction des fidèles,
Par dates j'ai traduit les faits :
Mais j'ai dû voiler quelques traits.
La prude hypocrite peut seule
Fronder ces articles de foi.
Le Saint-Esprit est moins bégueule,
Et sa bible en dit plus que moi.

FIN.

TABLE
DES GALANTERIES.

Adam et Eve,	page 129
Les Géans,	135
Les Anges,	143
Les Diables,	144
Abraham et Sara,	152
Lot et ses Filles,	162
Rebecca,	169
Dina,	182
Ruben et Bala,	180
Onan,	183
Séla et Ada,	185

Séla et Thamar, page 189
Thamar et Judas, 198
Joseph et Nitéflis, 204
Zambri et Cozbi, 206
David et Bethsabée, 210
Amnon et Zamar, 212
David et Abisag, 221
Salomon, 225
Assuérus et Esther, 237
Marie, 242

FIN DE LA TABLE.

POÉSIES

Et autres Ouvrages nouvellement acquis qui se trouvent à la même adresse.

Abrégé des Fables d'Esope, orné des figures analogues à chaque Fable, mis à la portée des Enfans. Paris, 1795, in-8. fig. 2 fr. 25 c.

Art (l') d'aimer d'Ovide, suivi du remède d'amour, traduction nouvelle avec des remarques mythologiques et littéraires, par F. S. A. D. L. Paris, an 11 – 1803, in-8. fig. 6 fr.

Aventures (les) de Télémaque, 2 vol. in-8. avec fig. 12 fr.

Idem, 2 vol. in-4. fig. 20 fr.

Bonheur, (le) poëme en 4 chants, par M. Marchangy, in-8. fig. 3 fr.

Choix des plus beaux morceaux du Paradis perdu, de Milton, traduits en vers, par Louis Racine et Nivernois, avec une notice sur la vie de Milton, et l'analyse d'Addisson sur ce poëme. On y a joint une notice sur Gay et ses ouvrages, avec plusieurs Fables traduites en vers, par Bontems. Paris, 1803, in-18. 1 fr. 20 c.

Dictionnaire de poche ital. et franç. et franç. et ital. extrait d'Alberti, 2 vol. 6 fr.

Dictionnaire ital. et franç. et franç. et ital. par Cormond, 2 vol. in-8. 15 fr.

Elégies de Tibulle, trad. de Mirabeau, 3 vol. in-8. avec de très-belles fig. 12 fr.

Esprit (l') de l'histoire, ou Lettres politiques et Morales d'un père à son fils, sur la manière d'étudier l'histoire en général, et particulièrement l'histoire de France, par M. Antoine Ferrand. Paris, 1804, troisième édition, 4 v. in-8. 18 fr.

Enfans (mes), ou moins que rien, mélange en prose et en vers, in-8. 1804, 3 fr.

Fables littéraires de D. Thomas Yriarte, poëte espagnol, trad par P. F. M. Lhomandie. Paris, 1804, in-12, 1 fr. 50 c.

Famille (la) de Halden, trad. de l'allem. d'Auguste Lafontaine, par M. V.... deuxième édit. rev. et corr. Paris, 1805, 4 v. in-12, 7 f. 50 c.

On trouve à la même adresse la collection complète des romans d'Auguste Lafontaine, la plupart trad. par M. Isabelle de Montolieu, 46 vol. 79 fr. 70 c. et en faveur de ceux qui prendront la collection, 70 fr.

Guerre des Dieux anciens et modernes, poëme en dix chants, d'Evariste Parny, membre de l'institut, in-12, 1804, 1 fr. 80 c.

Idem, in-18, 1 fr. 25 c.

Lucrèce (le) français, fragment d'un poëme, par Sylvain Maréchal, in-8. 1 fr. 50 c.

Lusiade (la) du Camoens, trad. du portug. par La Harpe, 2 vol. in-8. avec fig. 10 fr.

Lina ou les enfans du ministre Albert, par J. Droz. Paris, 1805, 3 vol. in-12, 5 f.

Mois (un) de folie, poëme en huit chants, 1 v. in-18, 1 fr.

Nouveau (le) monde, ou Christophe Colomb, poëme, par M. Lesuire, deuxième édition, 2 vol. in-8. 3 fr. 60 c.

Nouveau dictionnaire historique, par L. M.

Chaudon et F. A. Delandine. Lyon, 1804, 13 vol. in-8. 80 fr.

OEuvres diverses de Tressan, in-8. 2 fr. 50 c.

OEuvres diverses d'Evariste Parny, nouv. édit. corrigée et augmentée de diverses pièces, d'un poëme de 1200 vers, imprimerie de Didot, 2 2 vol. in-12, ornés du portrait de l'auteur, 5 f.

OEuvres du cardinal de Bernis, 2 v. in-12, pap. fin d'Angoulême, 2 f. 50 c.

Odes sur les vertus civiles, par F. Briquet, in-8. 75 c.

Poésies de F. M. G. Duault, in-18, très-bien imprimé, 2 fr. 25 c.

Panthéon (le) ou les figures de la Fable avec leurs historiques, in-8. fig. Paris, 1796, 4 fr.

Paradis perdu, en angl. in-12, 2 fr. 50 c.

Idem trad. en français, par Mosueron, in-12, 2 fr. 50 c.

Idem en français et en anglais, 2 v. 5 fr.

Poésie di Paolo Maria Redaetti ch. Reg. di S. P. Pavie, 1791, in-8. 1 fr. 50 c.

Voyage dans le Latium moderne sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, par Boufletteim. Genève, 1804, in-8. 4 f. 50 c.

LES VOYAGES DE CÉLINE,

POEME,

PAR EV. P****.

~~~~~~~~~~

1806.

PARIS,

AU GRAND BUFFON, Librairie de A. G. DEBRAY, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, n°. 168.
~~~~~~~~~~

LES VOYAGES DE CÉLINE.

« La nuit s'écoule, et vainement
J'attends l'ingrat qui me délaisse.
Quelle froideur dans un amant!
Quel outrage pour ma tendresse!
Hélas! l'hymen fit mon malheur :
Libre enfin, jeune encore et belle,
J'aimai, je connus le bonheur;
Et voilà Dorval infidèle!
Chez un peuple sensible et bon,

Si noble et si galant, dit-on,
Combien les femmes sont à plaindre!
L'hymen, l'amour, l'opinion,
Les lois même, il leur faut tout craindre.
Trop heureux, ce monde lointain,
Fidèle encore à la nature,
Où l'amour est sans imposture,
Sans froideur, sans trouble et sans fin! ».

Pendant cette plainte chagrine,
Du jour tombe le vêtement,
Et sur le duvet tristement
Se penche la jeune Céline.
Un propice habitant du ciel,
Connu de la Grèce payenne,
Une substance aérienne
Que là haut on nomme Morphel,
Descend, l'emporte, et la dépose

Dans ce désert si bien chanté,
Sur ces joncs si fameux qu'arrose
Le Mississipi tant vanté.
Des vrais amours c'est le théâtre.
Heureuse Céline ! En marchant,
La ronce et le caillou tranchant
Ensanglantent tes pieds d'albâtre ;
Mais ils sont vierges ces cailloux,
Vierges ces ronces ; quel délice !
Vierge encore est ce précipice :
Pourquoi fuir un danger si doux ?
Dans ce moment vers notre belle
Un homme accourt ; noir, sale et nu,
Debout il reste devant elle,
Et regarde : cet inconnu
Est un sauvage véritable,
Etranger aux grands sentimens,

Bien indigène, et peu semblable
Aux sauvages de nos romans.
« Je t'épouse, mais rien ne presse;
En attendant, prends sur ton dos
Ces outils, ces pieux et ces peaux;
Double ta force et ton adresse;
Au pied de ce côteau lointain
Cours vîte, choisis bien la place,
Et bâtis ma hute; demain
Je te rejoins, et de ma chasse
Pour moi tu feras un festin :
Je pourrai t'en livrer les restes.
Bon soir; bannis cet air chagrin,
Et relève ces yeux modestes :
Tu le vois, ton maître est humain ».

Qu'en dites-vous, jeune Céline?
Rien, elle pleure, et de Morphel

Fort à propos l'aile divine
L'emporte sous un autre ciel.
La voilà planant sur les îles
De ce pacifique océan,
Qui ne l'est plus, quand l'ouragan
Vient fondre sur les flots tranquilles,
Ce qu'il fait souvent, comme ailleurs.
De vingt peuplades solitaires
Elle observe les lois, les mœurs,
Et sur-tout les galans mystères;
Mystères? non pas; leur amour
A la nuit préfère le jour.
Céline, en détournant la vue :
« L'innocence est aussi trop nue,
Trop cynique; ces bonnes gens,
Moins naturels, seraient plus sages.
A l'amour quels tristes hommages!

Les malheureux n'ont que des sens.
Quoi ! jamais de jalouses craintes ?
Jamais de refus ni de plaintes ?
Point d'obstacles, point d'importuns ?
La rose est ici sans piqûre,
Mais sans couleur et sans parfums.
Un peu d'art sied à la nature ;
Oui, sur l'étoffe de l'amour
Elle permet la broderie.
Adieu donc, adieu sans retour
A toute la sauvagerie,
Bonne dans les romans du jour ».

Hélas ! elle n'en est pas quitte,
Et se trouve, non sans regrets,
Parmi les nouveaux Zélandais.
La peuplade qu'elle visite
D'une zagaye arme sa main,

Y joint une hache pesante,
Et marche fière et menaçante
Contre le repaire voisin.
Femmes, enfans, et leurs chiens même,
Tout combat; l'ardeur est extrême,
Chez Céline extrême la peur.
Les siens sont battus; le vainqueur
Saisit sa belle et douce proie;
Il touche, en grimaçant de joie,
La jambe, les mains et les bras;
Il touche aussi la gorge nue,
Et dit : « Elle est jeune et dodue;
Pour nous quel bonheur, quel repas! »
Elle frémit, et sur sa tête
Ses cheveux se dressent; Morphel
Dérange ce festin cruel;
En Chine elle fuit et s'arrête.

Près d'elle passe un Mandarin,
Qui la voit, l'emmène et l'épouse.
Il n'aimait pas ; mais dans Pékin
L'indifférence est très-jalouse.
Céline d'un brillant palais
Devient la reine ; hélas ! que faire,
Dans un grand palais solitaire,
D'une royauté sans sujets ?
D'honneurs lointains on l'environne,
A ses beaux yeux à peine on donne
Du jour quelques faibles rayons,
Et dans le fer on emprisonne
La blancheur de ses pieds mignons.
L'époux du moins est-il fidèle ?
Touche-t-il à ce doux trésor,
Et sait-il que sa femme est belle ?
Point ; il achète au poids de l'or

Une guenon, et pis encor.
Bon Morphel, hâtez-vous; Céline
Jamais n'habitera la Chine.
Il est sans doute moins jaloux,
Et plus brave il sera plus doux,
Le fier et vagabond Tartare,
Vainqueur des Chinois si rusés,
Si nombreux, et nommé barbare
Par ces fripons civilisés.
D'une cabane solitaire
S'approche la belle étrangère;
Elle entre; quoi? point d'habitans?
Vient un jeune homme; en trois instans,
Elle est amante, épouse, mère :
En voyage on abrège tout.
Plaignons cette mère nouvelle.
« Du ménage le soin t'appelle,

Dit son Tartare; allons, debout! »
Elle se lève; il prend sa place,
Hume le julep efficace,
Avale un bouillon succulent,
Puis un autre, craint la froidure,
Dans les replis d'une fourrure
S'enfonce, parle d'un ton lent,
Tient sur sa poitrine velue,
Et berce dans sa large main
L'enfant que sa mère éperdue
Abandonne et reprend soudain,
Reçoit la bruyante visite
De l'ami qui le félicite,
Des parens et des alentours,
Et pendant tous ces longs discours,
La jeune épouse qu'on délaisse
S'occupe, malgré sa faiblesse,

De l'accouché qui boit toujours.
« A ce sot usage, dit-elle,
Il faudra bien s'accoutumer.
Mon époux du reste est fidèle,
Point négligent ; on peut l'aimer ».
Tout en aimant, dans leur chaumière
Leur bienveillance hospitalière
Admet un soir deux voyageurs,
L'un vieux, l'autre jeune : on devine
Qu'avec grace et gaîté Céline
Du soupé leur fait les honneurs.
Sa curiosité naïve
Les écoute et devient plus vive.
Mais pendant les récits divers,
Sur leurs yeux les pavots descendent
Et séparément ils s'étendent
Sur des joncs de peaux recouverts.

La Tartarie est peu jalouse.
« Va, dit-elle à la jeune épouse ;
Offre tes attraits au plus vieux.
— Y pensez-vous ? — Un rien t'étonne.
Va, l'hospitalité l'ordonne.
— Vous y consentez ? — Je fais mieux,
Je l'exige. — Mais il faut plaire,
Pour être aimé ; sans le desir,
Comment peut naître le plaisir ?
Je n'en ai point. — Tant pis, ma chère ;
Il en aura, lui, je l'espère.
S'il n'en avait pas ! sur mon front
Quel injuste et cruel affront ! »
Elle obéit, non sans scrupule,
Et revient un moment après.
« Déjà ? dit l'époux ; tes attraits....
— Votre coutume est ridicule,

Et vous en êtes pour vos frais.
— L'insolent ! — S'il paraît coupable,
Son âge est une excuse. — Non.
— La fatigue... — Belle raison !
— Cependant le sommeil l'accable.
— J'y mettrai bon ordre ; un bâton ! »
A grands coups il frappe, réveille,
Chasse, poursuit le voyageur,
Et venge son étrange honneur.
Puis il dit : « l'autre aussi sommeille ;
Mais avant tout il voudra bien
Faire son devoir et le mien.
Va. — Peux-tu... — Point de remontrance.
J'ai cru qu'on savait vivre en France ».
Tout s'apprend ; à vivre elle apprit.
L'étranger poursuit son voyage ;
A sa femme docile et sage

Le mari satisfait sourit,
Et dit d'une voix amicale :
« Ecoute ; la foi conjugale
A l'usage doit obéir ;
Mais à présent il faut, ma chère,
Expier ta nuit, et subir
Une pénitence légère ».
Le houx piquant arme sa main ;
Son épouse répand des larmes,
Et les larmes coulaient en vain ;
Aux fouets Morphel soustrait ses charmes.
Voici l'Inde ; spectacle affreux !
Que veulent ces coquins de Brames
D'un bucher excitant les flammes,
Et ce peuple abruti par eux ?
« La victime est jeune et jolie,
Répète Céline attendrie ;

Je la plains, et l'usage a tort.
On doit pleurer un mari mort,
sans lui, détester la vie;
Mais le suivre? c'est par trop fort ».
Vers Ceilan l'orage la pousse.
La loi dans cette île est très-douce,
Et deux maris y sont permis.
Céline plait à deux amis.
Entre eux ils disent : « Femme entière
Pour chacun de nous est trop chère;
Partageons; à son entretien
Alors suffira notre bien.
Si l'épouse est active et sage,
Les soins, les comptes du ménage,
Par elle seront mieux réglés :
Les garçons toujours sont volés ».
Que fait Céline? Une folie.

Mais l'amour jamais en Asie
Ne se file ; point de délais ;
Et voilà nos deux Chingulais
Mariés par économie.
La beauté partout a des droits :
Pour Céline le premier mois
Fut neuf et vraiment admirable,
Le second seulement passable,
Le troisième assez misérable,
Le quatrième insupportable.
« J'aurais dû prévoir ces dégoûts,
Dit-elle ; quel sot mariage !
L'homme qui consent au partage
N'est point amant, pas même époux.
Au public je parais heureuse :
J'ai de beaux schalls, un bel écrin,
Et dans mon léger palanquin

Je sors brillante et radieuse ;
Je suis maîtresse à la maison ,
Mais toujours seule : ma raison
Sait juger les lois politiques ,
Et les abus enracinés ;
Dans les états bien gouvernés ,
Il n'est point de filles publiques ».
Passons-lui cet arrêt léger ,
Ne fût-ce que pour abréger.
Jeune femme que l'on offense
Trouve aisément à se venger ;
Mais quoique juste , la vengeance
Pour elle n'est pas sans danger.
Chez leur épouse avec mystère
Les deux amis entrent un soir.
Que veulent-ils ? Le froid devoir
A la beauté pourrait-il plaire ?

Au devoir ils ne pensent guère.
A quoi donc ? Vous l'allez savoir.
L'un d'opium tient un plein verre,
L'autre un lacet; il faut choisir.
Non, répond-elle, il faut partir.
Elle part, vole, voit l'Afrique,
Passe le brûlant équateur,
Et chez un peuple pacifique
Trouve l'amour et le bonheur.
Est-il de bonheur sans nuage ?
Son amant l'observe de près,
Il craint, et fidèle à l'usage,
Il s'adresse à l'aréopage,
Composé de vieillards discrets.
En pompe on vient prendre Céline
Et dans le temple on la conduit.
Blanche et triste y sera sa nuit :

De l'inconstance féminine
L'ange correcteur descendra,
Et Céline s'en souviendra.
En effet, il vient ; notre belle,
Tombant sous sa robuste main,
Frissonne, et la verge cruelle
Va punir un crime incertain :
Du pays c'est l'usage étrange.
Mais par un miracle imprévu,
Un éclat soudain répandu
Remplit le temple ; voilà l'ange
Qui s'échappe sans dire un mot ;
Et Céline crie aussitôt :
« Quoi ? c'est mon amant ? Quel outrage !
Quelle ruse ! Quoique sauvage,
Ma foi, ce peuple n'est point sot ».
Fuyez, le danger peut renaître.

On parle d'un peuple voisin ;
Chez ce peuple la loi peut-être
Vous accorde un plus doux destin :
Il faut tout voir et tout connaître.
Elle arrive, et sourit d'abord.
Point de Princes, mais des Princesses
Dont les refus ou les caresses
De leurs époux règlent le sort.
L'époux n'a qu'un mince partage.
De sa femme empruntant l'état,
Prince sans cour et sans éclat,
Il plaît, c'est son seul apanage ;
Amour éternel et soumis,
C'est sa dette ; de par l'usage,
A l'épouse tout est permis,
A l'époux rien ; veillé par elle,
S'il s'avise d'être infidèle,

Le voilà déprincipisé,
Battu, proscrit et méprisé.
Vous soupirez, belle Céline ?
Qu'avez-vous donc ? Je le devine.
Il faut un trône à la beauté ;
Qu'elle règne, c'est son partage ;
Mais ce principe clair et sage,
Par les poètes adopté,
Et dans les chansons répété,
N'a point encor changé l'usage :
L'usage est un vieil entêté.
« Ce pays, si j'étais princesse,
Dit Céline, me plairait fort ;
Mais des autres femmes le sort,
Comme ailleurs, m'afflige et me blesse.
Que je hais la loi du plus fort ! »
Si la force, frondeuse aimable,

Est par fois injuste pour vous,
La loi du plus faible, entre nous,
Serait-elle bien équitable?
Sur ce point on disputera,
Et jamais on ne s'entendra.
  Femme jolie est difficile.
Morphel, toujours preste et docile,
La transporte plus loin, plus près,
Je ne sais où : dans cet asile
Ses vœux seront-ils satisfaits?
Un peuple immense l'environne;
D'or et de myrte on la couronne;
Avec pompe sur un autel
Un groupe amoureux la dépose;
A ses pieds qui foulent la rose
On brûle un encens solennel;
Les hymnes montent jusqu'au ciel;

« Jadis dans ses plus beaux ouvrages
L'homme adora le créateur ;
Mais du jour l'astre bienfaiteur
Avait-il droit à tant d'hommages ?
Femme, nos vœux reconnaissans
Réparent cette longue injure ;
Doux chef-d'œuvre de la nature,
Reçois notre éternel encens ».
« Messieurs, dit-elle, quel prodige !
Chez les plus forts tant de raison,
Tant de justice ! Mais où suis-je ?
De ce pays quel est le nom ? »
Une voix lui répond : « Princesse,
Reine, Impératrice, Déesse,
Régnez sur un peuple d'amans.
Pour les hommes sont la tristesse,
L'espoir timide, les tourmens,

La folle et jalouse tendresse,
Et l'esclavage des sermens ;
Pour vous toujours nouvelle ivresse,
Toujours nouveaux enchantemens,
Mêmes attraits, même jeunesse ;
Et les plaisirs pour votre Altesse
En jours changeront leurs momens :
Elle est au pays des romans. »
  Tout disparaît, et c'est dommage.
Cet épisode du voyage
Coûte à Céline quelques pleurs.
Pour la distraire, au loin son guide
La promène d'un vol rapide.
Dans un bois d'orangers en fleurs,
Qu'un vent doux rafraîchit sans cesse,
Elle entre, et dit : « Lieux enchanteurs,
Où sont vos heureux possesseurs ?

Passent un Caffre et sa maîtresse.
Quelle maîtresse ! Pour cheveux ,
L'épaisseur d'une courte laine ;
Pour habit, des signes nombreux
Imprimés sur la peau d'ébène ;
Le front et le nez applatis ,
Des deux lèvres la boursoufflure ,
Bouche grande et les yeux petits ,
Un sein flottant sur la ceinture ,
Bref, le fumet de la nature ,
Et ses gestes trop ingénus ;
Chez les Caffres telle est Vénus.
L'orgueil est par fois raisonnable :
Céline donc de sa beauté
Prévoit l'effet inévitable ,
Et craint un viol effronté.
Touchantes, mais vaines alarmes !

A l'aspect de ces nouveaux charmes,
L'Africain recule surpris,
De la surprise passe aux ris,
Et dit : « O l'étrange figure !
D'où vient cette caricature ?
Ils sont plaisans ces cheveux blonds,
Flottans presque jusqu'aux talons.
Quelle bouche ! on la voit à peine.
Jamais sein, chez l'espèce humaine,
D'une orange eut-il la rondeur ?
Vive une molle négligence !
Des yeux bleus ? Quelle extravagance !
Blanche et rose ? Quelle fadeur !
Va, guenon, cache ta laideur ».
Céline, étouffant de colère,
S'enfuit, et ne pouvait mieux faire.
« Ce pays, malgré son beau ciel,

Malgré son printems éternel,
De tous est le moins habitable. »
Elle dit; l'ange secourable
De ces mots devine le sens;
Il l'enlève, et tandis qu'il vole,
Par quelques grains d'un doux encens
Sa bienveillance la console,
Bien mieux que les sages discours,
L'encens consolera toujours.

Dans les plaines de la Syrie
Enfin la dépose Morphel.
Par-tout on rencontre Israël;
Israël la trouve jolie,
La mène au marché de Damas,
Et met en vente ses appas.
Auriez-vous donc un prix, Céline ?
Un gros Turc arrive en fumant,

De la tête aux pieds l'examine ,
Toujours fume , et dit froidement :
« Est-elle vierge ? — Non , Française.
— Combien ? — Mille piastres. — Ah , juif !
— Grace et gentillesse. — Fadaise.
— Le regard doux et fin. — Trop vif.
J'aimerais mieux une maîtresse
D'esprit et de corps plus épaisse.
Mais passons sur ce dernier point :
Du repos , un mois d'épinettes ,
Et de baume force boulettes ,
Doubleront ce mince embonpoint.
Trois cents piastres. — Par le prophète ,
Je suis des juifs le plus honnête ,
Et je veux au fond des enfers
Tomber vivant... — Point de blasphême ;
Adieu.-Cinq cents ?-Trois cents, et même...

— Allons, prenez-la ; mais j'y perds. »
L'autre paye, à regret peut-être,
Et lentement s'éloigne ; en maître
A sa porte il frappe trois coups
Aussitôt se meuvent et crient
Serrures, barres et verroux.
Pauvre Céline, où tombez-vous !
Trois rivales ? Elles sourient,
Mais de dépit, et le courroux
S'allume dans leurs yeux jaloux.
L'injure peut-être allait suivre ;
Le Mustapha, sans s'émouvoir,
D'un mot les rend à leur devoir :
« Paix et concorde, ou je vous livre
Aux fouets du vieil eunuque noir. »
En vain leur fierté mécontente
Fit valoir ses droits au mouchoir ;

Il fallut à la débutante
Céder le rôle et le boudoir.
Point de premier acte en Turquie ;
La Française y tenait un peu ;
Le Musulman siffle son jeu,
Et se fâche ; la comédie
Devient drame, et puis tragédie.
Céline donc, pour dénoûment,
Prend un stylet de diamant,
Le laisse échapper, le relève,
S'éveille avant le coup fatal,
Et s'écrie : « Ah ! c'est toi, Dorval ?
Je veux te raconter mon rêve. »
Malgré quelques légers dégoûts,
Mesdames, demeurez en France.
Le pays de la tolérance
Est-il sans agrémens pour vous ?

Trop souvent un épais nuage
Obscurcit le ciel des amours,
Et sur l'hymen gronde l'orage;
Mais si vous donnez les beaux jours,
Convenez-en, presque toujours
Les tempêtes sont votre ouvrage :
Quelle imprévoyance, et par fois
Quelle erreur dans vos premiers choix !
L'ennui peut paraître incommode :
Le mot de mœurs est à la mode,
La moralité vous poursuit;
En prose, en vers, même en musique,
Sans goût, sans cause on vous critique,
Sans fin, sans trève on vous instruit;
Maint vieux libertin émérite,
Maint petit rimeur hypocrite,
Maint abonné dans maint journal,

De vos plaisirs, de vos parures,
De vos talens, de vos lectures,
Se fait contrôleur général :
Eh bien, à tout cela quel mal ?
De vous ces gens n'approchent guère,
Et vous ne lisez pas, j'espère,
Un sot qui croit être moral.
Cessez donc vos plaintes, Mesdames.
L'infaillible Eglise jadis
A vos corps si bien arrondis
Durement refusa des ames ;
De ce Concile injurieux
Subsiste encor l'arrêt suprême ;
Qu'importe ? Vous charmez les yeux,
Le cœur, les sens, et l'esprit même ;
Des ames ne feraient pas mienx.

FIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

OEUVRES DIVERSES d'EVARISTE PARNY, nouv. édit. aug. de diverses pièces, d'ISNEL ET ASLÉGA, poëme imité du Scandinave. 2 v. in-12, ornés du portrait de l'Auteur. Paris, Didot aîné, 1802. 5 f.

LA GUERRE DES DIEUX, poëme en dix chants. Nouv. éd. complète. in-12. Paris, 1805. 2 f.

Le même, in-18. 1 f. 20 c.

LE PORTE-FEUILLE VOLÉ, contenant, LE PARADIS PERDU, poëme en quatre chants; LES DÉGUISEMENS DE VÉNUS, tableaux imités du grec; LES GALANTERIES DE LA BIBLE, sermon en vers. Nouv. édit. très-joliment imprimée. Paris 1806. 2 f.

N. B. Les OEuvres complètes, 4 v. rel. v. d. s. tr. 12 f.

